

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 22 mars 1924

## Sommaire :

Saint Thomas, apôtre

des temps modernes

Jacques Maritain

Le Marsault

Victor Kinon

La vie aux États-Unis

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

Le rôle des Juifs

dans le capitalisme moderne

Norbert Wallez

Ceux que mes yeux ont vus : Mimiche

Omer Englebert

A propos de la conférence

de M. Paléologue

Comte Perovsky

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le centenaire du Cardinal Mermillod,  
J. Schyrgens. — France. — Hongrie. — Chine.

## La Semaine

\* *Déclaration du nouveau gouvernement. Il n'y en a que pour le problème économique. Primum vivere!... On veut s'en tenir au plus urgent. D'aucuns auront trouvé, non sans raison, qu'un pareil programme manque d'allure et d'ampleur. Il est vrai qu'un gouvernement divisé sur toutes les questions importantes de politique intérieure et extérieure ne peut avoir ni principe, ni doctrine, et qu'il doit forcément se borner à poursuivre la solution de quelques problèmes très concrets.*

*Le suffrage universel avec représentation proportionnelle poussée jusqu'au sein du Cabinet, a rendu impossible un vrai gouvernement.*

*Or, ce sont les idées qui conduisent le monde, et il faudra bien, tôt ou tard, revenir au règne de l'idée. Nous en sommes loin. Ce qui règne en ce moment, ce sont les chiffres!*

\* *Après l'effarante baisse du franc, soudaine remontée. Les conséquences morales de ces variations sont bien plus graves encore que leurs effets matériels. Tout le monde spéculé, et la conscience morale de toute une génération s'en trouve profondément faussée.*

\* *Comme la Chambre, le Sénat français a voté les pleins pouvoirs que réclamait M. Poincaré. Décidément, la réaction progresse toujours. La réalité a été très dure pour le parlementarisme démocratique. Certes, la différence entre la manière de Rome et celle de Paris est très grande, mais Poincaré, comme Mussolini, a exigé l'abdication des élus du peuple souverain.*

*Le démocratism politique a failli conduire l'Europe aux abîmes. La nature se venge en condamnant les démocraties à renier solennellement leurs principes les plus essentiels. Qu'il est heureux que les hommes peuvent être illogiques dans leurs erreurs...*

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

(Tél. : 299.45 ; Compte chèque-postal : 48.916)



CHOCOLAT  
D  
U  
C

CHOCOLAT



DUC ANVERS

LA  
GRANDE  
MARQUE  
BELGE

Application générale de l'électricité

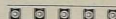
A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

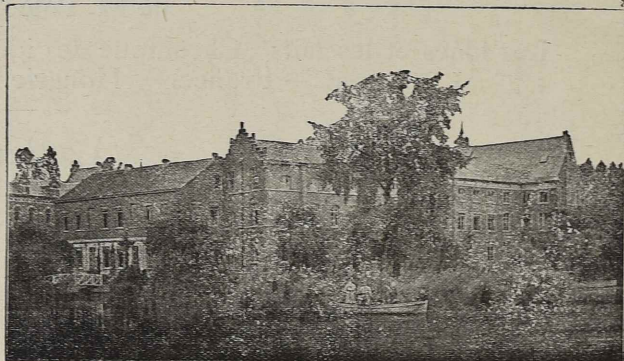


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert  
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S<sup>TE</sup>-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR  
*situé dans un coin du pays brabançon*

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

*au sein d'un vallon choyé par la nature  
entouré d'un parc de 7 hectares*

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE  
SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs



# Saint Thomas, Apôtre des temps modernes <sup>(1)</sup>

A Son Éminence le Cardinal Mercier

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

*Puisque la Revue catholique des idées et des faits compte publier la conférence que j'ai faite à Louvain le 7 mars, permettez-moi d'inscrire ici en tête de cette conférence le grand nom, cher à tous ceux qui aiment l'intelligence, du vénéré Cardinal Mercier. Ce faible hommage me dédommagera un peu du regret où je suis de n'avoir pu, faute de temps, rédiger pour le numéro du 29 mars de la Revue catholique l'article que j'aurais voulu écrire sur celui qui, avec Léon XIII, est le grand restaurateur de la philosophie thomiste, et auquel va la filiale gratitude de tous les disciples de saint Thomas.*

JACQUES MARITAIN.

En cette célébration du sixième centenaire de la canonisation de Frère Thomas d'Aquin, il convient avant tout, me semble-t-il, de rendre témoignage à l'admirable universalité de la doctrine thomiste. A l'exemple de la Vérité première elle-même, dont elle nous tamise les rayons, elle ne fait pas acception des personnes, mais elle invite au festin de la sagesse les disciples comme les maîtres, les enseignés comme les enseignants, les actifs comme les contemplatifs, les séculiers comme les réguliers, les poètes, les artistes, les savants, les philosophes, que dis-je, l'homme dans la rue pourvu qu'il veuille prêter l'oreille, aussi bien que les prêtres et les théologiens. Cette doctrine apparaît ainsi comme ayant seule des énergies assez puissantes et assez pures pour agir efficacement, non seulement sur cette élite consacrée qui se forme dans les séminaires, et dont on souhaiterait qu'elle se rendît toujours un compte suffisant de ses terribles responsabilités intellectuelles, mais aussi sur l'univers entier de la culture ; pour rétablir dans l'ordre l'intelligence humaine, et ainsi, avec la grâce de Dieu, ramener le monde dans les voies de la Vérité, qu'il se meurt de ne plus connaître.

C'est ce que je voudrais essayer de montrer brièvement, en parlant de saint Thomas apôtre des temps modernes.

Apôtre, envoyé du Seigneur Jésus pour enseigner les nations et pour préparer les âmes à l'habitation divine, contemplateur de la Vérité première, distribuant aux hommes, comme un pain descendu du ciel, ce dont la contemplation l'a instruit, certes, ce plus grand des fils de saint Dominique est apôtre d'une façon très parfaite et très éminente.

Mais pourquoi spécialement apôtre des temps modernes ? Pourquoi les temps modernes ont-ils spécialement besoin d'être convertis ? Pourquoi cette conversion réclame-t-elle d'une manière absolument spéciale le ministère de saint Thomas ?

(1) Conférence prononcée à Louvain, aux Fêtes en l'honneur de saint Thomas, et dans plusieurs autres villes de Belgique. Elle vient de paraître à Paris, en tête d'un remarquable numéro du 10-15 mars de la *Revue des Jeunes* consacré tout entier à saint Thomas d'Aquin.

I

1. — Le mal dont souffrent les temps modernes est avant tout un mal de l'intelligence ; il a commencé par l'intelligence, il a gagné maintenant jusqu'aux racines de l'intelligence. Quoi d'étonnant si le monde nous apparaît comme envahi par les ténèbres ? Si *oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit*.

De même qu'au moment du premier péché toute l'harmonie de l'être humain s'est rompue parce que l'ordre qui veut la raison soumise à Dieu avait d'abord été violé, de même, au principe de tous nos désordres nous voyons d'abord et avant tout une rupture des ordinations suprêmes de l'intelligence. Ici la responsabilité des philosophes est immense. Au XVI<sup>e</sup> siècle, et surtout au temps de Descartes, tandis que se brisent les hiérarchies intérieures des vertus de la raison, la philosophie se séparant de la théologie pour revendiquer le titre de science suprême, et du même coup la science mathématique du monde sensible et de ses phénomènes prenant le pas sur la métaphysique, l'intelligence humaine commence à faire profession d'indépendance à l'égard de Dieu et à l'égard de l'être ; à l'égard de Dieu, c'est-à-dire de l'objet suprême de toute intelligence, dont elle n'accepte plus qu'à contre-cœur, et dont bientôt elle refusera l'intime connaissance surnaturellement procurée par la grâce et par la révélation ; à l'égard de l'être, c'est-à-dire à l'égard de l'objet connaturel de l'intelligence comme telle, sur lequel elle cesse de se mesurer humblement, et qu'elle entreprend maintenant de déduire tout entier à partir des semences de clarté géométrique qu'elle s'imagine innées en elle.

Que l'ordre de l'intelligence à son objet soit ainsi brisé, nous avons peine à comprendre, tant nous sommes matériels, la signification terrible, chargée de sang et de larmes, de ces quelques mots abstraits ; nous avons peine à nous représenter l'immense subversion, l'immense catastrophe invisible désignée par là. L'intelligence ! Cette activité « divine », comme disait Aristote, ce prodige de lumière et de vie, cette gloire et cette perfection suprême de la nature créée, par laquelle nous devenons immatériellement toutes choses, par laquelle nous posséderons un jour notre béatitude surnaturelle, de laquelle ici-bas procèdent tous nos actes en tant qu'actes humains, et dépend la rectitude de tout ce que nous faisons, imagine-t-on ce que peut être pour l'homme la perturbation de cette vie, participée de la lumière divine, qu'il porte en lui ? La révolution qui commence avec Descartes, et continue avec les philosophes du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui n'a fait que libérer les forces destructives toujours en travail dans la raison des fils d'Adam, est un cataclysme historique infiniment plus grand que les plus redoutables bouleversements de l'écorce terrestre ou de l'économie des nations.

Indo-ile à l'objet, à Dieu, à l'être, l'intelligence devient encore, et pour autant, indo-ile au magistère humain, rebelle à toute tradition et continuité spirituelle. III. — se replie et s'enferme dans l'incommunicabilité de l'individu. Et si l'on réfléchit que la *docibilitas*, la faculté d'être enseignée, est une propriété essentielle de l'intelligence créée, — que dis-je, des facultés animales elles-mêmes en tant qu'elles imitent et préparent l'intelligence, au point qu'Aristote classe les bêtes d'après ce critère, mettant au plus bas degré celles qui ne se laissent pas enseigner, — si l'on réfléchit en outre que cette *docibilitas* est chez nous la vraie racine de la vie sociale, l'homme étant un animal politique



avant tout parce qu'il a besoin d'autrui pour progresser dans l'œuvre de la raison, qui est son œuvre spécifique, on doit conclure d'une part qu'en perdant sa double fonction à l'enseignement humain comme sa double fonction à l'objet, l'intelligence dans les temps modernes a cheminé dans le sens d'un durcissement proprement brutal, et d'un affaiblissement progressif de la raison, d'autre part que les liens les plus profonds, et tout à la fois les plus humains, de la vie sociale, ont dû en même temps, par un effet inévitable, se défaire peu à peu.

Au point d'évolution auquel est parvenue actuellement la pensée depuis les grands changements inaugurés par la réforme cartésienne, on peut discerner trois formes principales, trois symptômes principaux du mal qui affecte aujourd'hui l'intelligence jusqu'en ses racines.

L'intelligence croit affirmer sa vertu en niant et rejetant comme science, après la théologie, la métaphysique ; en renonçant à connaître la Cause première et les réalités immatérielles ; en cultivant un doute plus ou moins raffiné qui blesse à la fois la perception des sens et les principes de la raison, c'est-à-dire cela même dont dépend pour nous tout savoir. Cet affaiblissement présomptueux de la connaissance humaine, appelons-le d'un mot : *agnosticisme*.

En même temps l'intelligence méconnaît les droits de la Vérité première, et refuse l'ordre surnaturel, qu'elle regarde comme impossible, — et par cette négation c'est toute la vie de la grâce qui se trouve atteinte. Disons d'un mot : *naturalisme*.

Enfin l'intelligence se laisse prendre au mirage d'une conception matérialiste de la nature humaine, qui assigne à cette nature les conditions propres à l'esprit pur, la suppose en chacun de nous aussi parfaite et aussi indépendante que la nature de l'ange en celui-ci, et dès lors revendique pour nous, comme nous étant dues en justice, avec l'entière domination sur la nature, cette autonomie supérieure, cette plénitude à se suffire, cette autonomie qui conviendrait aux formes pures. C'est là ce qu'on peut, en donnant à ce mot son plein sens métaphysique, appeler *individualisme*, et qu'il serait plus exact de nommer *angélisme* : terme qui se justifie par des considérations historiques aussi bien que doctrinales, car c'est dans la confusion cartésienne entre l'âme humaine et le pur esprit, comme dans la confusion leibnizienne entre la substance quelle qu'elle soit, et la monade angélique, que l'individualisme moderne a son origine idéale et son type métaphysique.

Je dis que ces trois grandes erreurs sont les symptômes d'un mal vraiment radical, car c'est à la racine même qu'elles s'attaquent, à la triple racine rationnelle, religieuse, morale, de notre vie.

À l'origine elles étaient singulièrement latentes et dissimulées, à l'état de pures intentions spirituelles, à tel point qu'élucidées cependant par les conséquences, plusieurs se refusent encore à en discerner le germe dans la réforme cartésienne par exemple. Aujourd'hui elles sont là, étincelantes, opprimantes, partout répandues. Tous les voient et les sentent, parce que de l'intelligence leur pointe cruelle a passé jusque dans la chair de l'humanité.

Remarquons-le encore, c'est l'intégrité de la raison naturelle, la simplicité de l'œil de l'intelligence, pour parler comme l'Évangile, c'est la rectitude foncière du sens commun qui est blessée par ces erreurs. Étrange fortune du rationalisme ! On s'est affranchi de tout contrôle pour conquérir l'univers et tout soumettre au niveau de la raison. Et voilà qu'au terme on renonce au réel, on n'ose plus se servir des idées pour adhérer à l'être, on s'interdit de rien savoir en dehors du fait sensible et du phénomène de conscience, on dissout tout objet de pensée dans une grande gelée mouvante qu'on appelle le Devenir ou l'Évolution, on se croit barbare si on ne soupçonne pas de *naïveté* tous les premiers principes et toute démonstration rationnelle, on remplace l'effort de la pensée et du discernement logique par un certain jeu raffiné de l'instinct, de l'imagination, de l'intuition, des ébranlements viscéraux, on n'ose plus juger.

2. — Or il importe de le comprendre, ce mal qui affecte l'intelligence et qui est venu par elle, rien d'inférieur à l'intelligence n'y peut remédier, c'est par l'intelligence elle-même qu'il sera guéri. Si l'intelligence n'est pas sauvée, rien ne sera sauvé. Si malade qu'elle soit, elle recèle toujours au fond d'elle-même une vitalité essentielle que rien ne peut léser ni corrompre, et elle reste toujours, dans l'ordre métaphysique, la plus haute faculté de l'être humain. A cause de l'indéfectible énergie de sa nature spirituelle, le mal qui l'affecte, si radical qu'il soit, demeure de l'ordre accidentel, de l'ordre de l'opération, il ne saurait l'atteindre dans sa constitution essentielle ; et c'est précisément quand il est devenu le plus manifeste qu'on est le plus fondé à espérer la réaction de salut : il suffit qu'elle prenne conscience du mal, elle se bardera tout entière contre lui.

Au reste, il ne sert de rien d'épiloguer, nous sommes en face d'une nécessité inéluctable. Les maux dont nous souffrons sont descendus si avant dans la substance humaine, ils ont causé des destructions si générales, que tous les moyens de défense, tous les appuis extrinsèques, dus avant tout à la structure sociale, aux institutions, à l'ordre moral de la famille et de la cité, et dont la vérité comme les plus hautes acquisitions de la culture ont un si grand besoin parmi les hommes, se trouvent sinon détruits, au moins gravement ébranlés. Tout ce qui était humainement solide est compromis, « les montagnes glissent et bondissent ». L'homme est seul en face de l'océan de l'être et des transcendants. C'est pour la nature humaine une condition anormale et aussi périlleuse que possible. Mais en tout cas c'est bien la preuve que tout dépend désormais de la restauration de l'intelligence. Ces vérités métaphysiques, que Pascal trouvait trop éloignées du sentiment commun des hommes, elles sont désormais manifestement l'unique refuge et sauvegarde de la vie commune et des intérêts les plus immédiats de l'humanité. Il ne s'agit plus de parler, croix ou pile. Il s'agit de juger, vrai ou faux, et d'affronter les réalités éternelles.

Les crises de réaction politique et sociale auxquelles, au milieu du désordre universel, l'instinct de conservation provoque les peuples n'éviteront de tourner à un despotisme brutal et éphémère, elles ne produiront rien de stable, que si l'intelligence est restaurée ; le grand mouvement de renouveau religieux qui se dessine actuellement dans le monde ne sera durable et vraiment efficace que si l'intelligence est restaurée. Si dans l'ordre des réalisations temporelles de l'agir humain il y a un *politique d'abord* justifié en raison et tout à fait conforme à l'enseignement du Philosophe, — absolument parlant, dans l'ordre des hiérarchies essentielles, il faut dire : *intelligence d'abord*, métaphysique d'abord, théologie d'abord. Vérité d'abord ; *veritas liberabit vos*. Malheur à nous, si nous ne comprenons pas que maintenant comme aux jours de la création du monde, le Verbe est au principe des œuvres de Dieu.

## II

3. — Eh bien ! quel est le caractère le plus frappant de cela même qu'il y a en saint Thomas d'Aquin de plus haut, et de plus divin, et de plus efficace, quel est le caractère le plus frappant de la *sainteté même* de saint Thomas ? « Ce qui caractérise sa sainteté, écrit le Souverain Pontife Pie XI, c'est ce que saint Paul appelle *sermo sapientiae*, ainsi que l'union des deux sages, l'acquise et l'infuse... » Disons que la sainteté de saint Thomas est la *sainteté de l'intelligence*, et je voudrais pouvoir faire saisir à vil toute la réalité contenue sous ces mots.

Non seulement la philosophie de saint Thomas maintient mieux qu'aucune autre les droits et la noblesse de l'intelligence, affirmant sa primauté de nature sur la volonté, rassemblant sous sa lumière toute la diversité hiérarchisée de l'être, l'identifiant elle-même, là où elle se trouve en acte pur, avec la nature infiniment sainte du Dieu vivant, enfin, dans l'ordre pratique, nous rappelant sans cesse que la vie de l'homme, et avant tout la vie chrétienne, « est à base d'intelligence », mais encore, et cela va beaucoup plus loin, la *sainteté* elle-même de Thomas d'Aquin, sa charité, son sacrifice de louange, sa consommation en Jésus, tout s'accomplit et rayonne en lui au sommet de l'esprit, dans cette vie de l'intelligence qu'Aristote déclarait meilleure que la vie humaine, là où l'opération de l'homme confine à l'opération des formes pures ; et c'est de là que tout s'épanche en vagues de lumière jusqu'aux plus humbles puissances de l'être créé. Comprenons en ce sens-là le nom de *Doctor Angelicus* donné depuis si longtemps, et avec tant de justice, à saint Thomas d'Aquin. Saint Thomas est en un sens suréminent le *pur intellectuel*, parce que l'intelligence elle-même est son moyen par excellence de servir et d'aimer Dieu, parce que l'intelligence elle-même est son hostie d'adoration.

Son œuvre principale, on le sait assez, a été, avec l'approbation et l'encouragement, que dis-je, à l'instigation des Souverains Pontifes, de faire place dans l'intelligence chrétienne, en le complétant, en le perfectionnant, en le purifiant de toute soie, à Aristote, à toute la sagesse naturelle de ces philosophes que Tertullien appelait des animaux de gloire. Pour cela il a dû mener un très dur combat. Car s'il y a entre Aristote et l'Évangile, entre la sagesse humaine grandie sur le sol de Grèce et la révélation descendue du ciel de Judée un accord préalable qui est à lui seul un signe apologétique admirable, cependant, pour réaliser cet accord, pour le faire passer à l'acte, en triomphant des obstacles nés des limitations du sujet humain, il ne fallait pas seulement la maturité de civilisation du temps de saint Louis, il fallait



aussi toute la force du grand bœuf muet de Sicile. Comme l'a si bien vu Pascal, c'est avant tout à cause de la médiocrité de notre envergure intellectuelle que nous tombons dans l'erreur, parce que nous ne savons pas embrasser à la fois des vérités qui semblent opposées, et qui en réalité se complètent. « L'exclusion » est ainsi « la cause de l'hérésie », et plus généralement de l'erreur. Les soi-disant augustiniens du XIII<sup>e</sup> siècle, attachés matériellement à la lettre de leur maître, brouillant les objets formels de la foi et de la raison, de la sagesse métaphysique et de la sagesse des saints, bref, inclinés vers ce qu'on appellerait aujourd'hui l'*anti-intellectualisme*, que faisaient-ils en définitive, sinon de refuser les droits de la vérité d'ordre naturel ? On verra plus tard cette tendance aboutir à l'hérésie formelle, avec Luther et sa haine inhumaine de la raison. Les averroïstes, fanatiques d'un Aristote corrompu par les Arabes, méconnaissant la lumière propre et la souveraineté de la foi et de la théologie, bref, inclinés vers le *rationalisme*, refusant, eux, les droits de la vérité surnaturelle. Et nous savons trop bien où cette tendance devait aboutir. Les uns et les autres, saint Thomas les a brisés, et il les brisera encore, car c'est toujours le même combat. Et en même temps il fixait par des principes définitifs la théorie rationnelle de cette distinction et de cet accord entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, qui sont plus chers à la foi catholique que la prunelle de l'œil, et plus importants pour la vie du monde que le cycle des astres et des saisons.

Mais ce double combat contre les averroïstes et contre l'ancienne scolastique attardés, cette œuvre immense de l'intégration d'Aristote dans la pensée catholique, n'est que la manifestation et le signe d'une invisible lutte, plus grande encore et plus formidable : l'œuvre propre de saint Thomas, l'entreprise à laquelle il était commis par le Seigneur, c'a été d'amener la plus fière et la plus intraitable des puissances, parce que la plus spirituelle, l'intelligence, je dis l'intelligence dans tout son appareil de richesse et de majesté, armée de toutes ses exigences, de toutes ses subtilités, de toutes ses énergies spéculatives, avec toute sa logique, toute sa science, tout son art, tout l'ornement de ses féroces vertus plantées dans l'être même, c'a été d'amener l'intelligence, — en lui imposant sobriété, mais jamais abdication, — tout entière dans la sainte lumière du Christ, au service du Dieu enfant qui git entre le bœuf et l'âne. Ah, pour la suite des siècles, à tous les mages derrière lui !

Ces considérations nous permettent, me semble-t-il, d'entrevoir quelque chose du mystère de la vocation elle-même de saint Thomas. Très étonnante Vocation, on l'a souvent remarqué. Car le lieu que Thomas d'Aquin doit quitter pour répondre à l'appel de Dieu, ce n'est pas le siècle, c'est déjà le cloître, ce n'est pas le monde, c'est le Mont Cassin. Ce n'est pas ce que l'Église appelle l'ignominie de l'habit du siècle, *ignominia saecularis habitus*, c'est le saint habit bénédictin qu'il abandonne pour revêtir la blancheur de saint Dominique. Ce n'est pas le péril du monde qu'il quitte pour l'état de perfection, c'est d'un état de perfection qu'il passe à un autre état de perfection, et plus difficile. Il lui faut laisser la maison du Bienheureux Père Benoît, de qui, petit oblat à la robe noire, il avait appris les douze degrés d'humilité (1), et à qui, Docteur ébloui ayant consommé son œuvre, il demandera l'hospitalité pour mourir. Et sachant que tel est le plaisir du Seigneur, il s'obstine à ce départ avec toute la ténacité d'une volonté indomptable.

Frères, mère, prison, ruse et violences, rien ne peut sur lui. Plus tard sa famille cruellement éprouvée a beau l'appeler à son aide, et le Pape lui offrir l'évêché de Naples, voire l'abbatit du Mont Cassin, avec licence, même, de garder l'habit de son Ordre, il ne fléchit pas. Pourquoi cela ? Pourquoi cette incompréhensible obstination ?

Pour avoir le bonnet de docteur et la charge d'enseigner, devenir un théologien, aller sur les routes et agir au dehors ? Allons donc ! Par amour pour la pauvreté des frères mendiants, par pitié pour les âmes auxquelles la parole du Seigneur n'était pas prêchée, par réaction contre les abus qui s'étaient répandus chez les moines noirs, par attrait pour un ordre nouveau qui répondait expressément aux besoins de son temps ?

Je veux bien, mais ces raisons ne suffisent pas, elles restent beaucoup trop pauvres.

Non, il lui fallait être dans les affaires de son Père ; il avait dit :

(1) Suivant la juste remarque du P. Petitot, on peut dire que saint Thomas d'Aquin, qui se faisait lire chaque jour les conférences de Cassin, est toujours resté profondément pénétré de la spiritualité bénédictine, si peu réflexe, si peu préoccupée de « psychologie ».

qu'est-ce que Dieu ? Il lui fallait répondre. Et voilà ce que la comtesse Théodora ne pouvait entendre.

Au ciel saint Dominique l'avait demandé à saint Benoît, parce que le Verbe de Dieu l'avait demandé à saint Dominique, pour lui donner mission sur l'intelligence chrétienne. C'est au salut de l'intelligence qu'il était délégué, c'est pour elle qu'il devait embrasser la vie apostolique. Voilà sa mission, et malheur à lui s'il s'y dérober. Il doit servir l'intelligence, mais comme le prêtre sert la créature de Dieu. Il doit l'instruire, la baptiser, la nourrir du Corps du Seigneur, il doit célébrer les noces de l'Intelligence et de l'Agneau. Sur le caillou blanc qui lui est donné, et qui est aussi la pierre embrasée qui purifie ses lèvres, il y a écrit : *vérité*.

Qu'ai-je donc montré jusqu'à présent, sinon que saint Thomas est proprement et avant tout l'*apôtre de l'intelligence* ? C'est la première raison pour laquelle on doit le regarder comme l'*apôtre des temps modernes*.

4. — La seconde raison, c'est ce qu'on pourrait appeler l'*absolutisme de la vérité* dans son âme et dans son œuvre, avec cette triple conséquence d'une parfaite pureté dans la qualité intellectuelle, d'une parfaite rigueur logique et en même temps d'une harmonieuse complexité dans la doctrine, d'une parfaite docilité dans l'obéissance au réel. Certes tout philosophe, tout théologien désire et veut la vérité. Mais la veut-il d'une manière aussi véhémentement et aussi exclusive ? Sans parler des préoccupations particularistes et des vices de toute sorte, amour-propre, curiosité, vain désir de l'original et du nouveau voulus pour eux-mêmes, qui si souvent gâtent la recherche, est-ce que tout en voulant la vérité il n'arrive pas qu'un philosophe s'ordonne aussi à autre chose ? Il est très rare en réalité que le Vrai soit tiré tout à lui dans le Ciel de l'intelligence. Astres géants, d'autres transcéendants mêlent leur attraction à la sienne, et inclinent la pensée. Et c'est là un désordre grave, car la science comme telle ne peut être réglée que par le vrai. Au fond du platonisme en métaphysique, du scotisme en théologie, n'y a-t-il pas comme une collusion secrète du Beau ou du Bien avec le Vrai, de l'Amour avec le Connaître ? Chez d'autres ce sont des influences plus terrestres qui entrent en jeu, la commodité, la facilité, l'adaptation à l'époque, ou aux utilités de l'enseignement, ou plus généralement à la faiblesse du sujet humain, que sais-je encore, une inquiétude mal réglée des conséquences pratiques, voire un souci d'équilibre entre les opinions opposées qu'on prend pour de la sagesse, et qui consiste en réalité à chercher un *medium virtutis* entre l'erreur et la vérité comme entre deux vices contraires. Ainsi les vérités sont diminuées par les fils des hommes.

Saint Thomas, lui, laisse à la vérité toute sa grandeur, qui est à la mesure du Fils de Dieu. Philosophe et théologien, il ne sait rien que la Vérité, et n'est-ce pas de cette manière que Philosophie et Théologie prises comme telles doivent ne savoir que Jésus crucifié ? Toute sa régulation est dans l'être, il est parfaitement rectifié à l'égard de son objet. Rien d'autre que les nécessités intelligibles et les exigences des principes suprêmes ne vient déterminer ses solutions, quand même celles-ci seraient par là rendues pour nous plus difficiles, quand même elles devraient faire dire aux hommes : *durus est hic sermo*. Aussi bien sa doctrine, si elle repose tout entière, dans l'ordre analytique, *in via inventionis*, sur l'idée de l'être, première donnée de l'intelligence, est-elle suspendue tout entière, dans l'ordre synthétique, *in via iudicii*, à l'idée de Dieu, de la Vérité première, objet suprême de tout esprit (1). Saint Thomas a jeté son filet sur l'univers, et il emporte toutes choses, devenues vie dans l'intelligence, vers la vision béatifique ; et de quel pur élan ! Cette théologie des pacifiques est, sous la lumière de la foi, un immense mouvement de pensée entre deux intuitions, l'intuition de l'être et des premiers principes de la raison, d'où elle part, et qui lui est donnée ici-bas, et l'intuition de Dieu clairement vu, vers laquelle elle va, et qui lui sera donnée plus tard. Ordonnant tout le discours à une fin suprême ineffable, elle demeure toujours rationnelle, mais elle apprend en même temps à la raison à ne pas chercher sa mesure en elle-même, et devant les mystères d'en bas, tels que la matière et la puissance, comme devant les mystères d'en haut, tels que l'influx de la prémotion divine sur la liberté créée, elle nous demande de rendre hommage aux droits de l'être sur notre esprit, comme à la sublimité divine. C'est pourquoi elle est si sereine et si universelle, si ouverte et si libre, la plus hardiment affirmative et la plus humblement prudente, la plus systématique et la moins partielle, la plus intraitable et

(1) Cf. GARRIGOU-LAGRANGE, *La première donnée de l'intelligence*, in « Mélanges thomistes », 1923.



la plus accueillante à toutes les nuances du réel, la plus riche en certitudes et la plus attentive à réserver la part du probable et de l'opinion, la plus ferme et intransigeante et la plus détachée du savoir humain. Tant l'objet est transcendant, où elle aspire à se perdre !

Or je dis qu'en cela encore saint Thomas répond d'une façon spéciale aux besoins du temps présent. L'esprit court aujourd'hui des dangers si extrêmes que nul palliatif ne peut plus lui suffire. Sur des intelligences labourées jusqu'au fond par les controverses modernes, et dont les exigences critiques ont grandi d'autant, bien des accommodements qui avaient pu réussir autrefois sont désormais sans efficacité.

Pour ne parler que philosophie, cela est surtout sensible quand on arrive à certaines questions premières, comme celle de la distinction entre l'essence et l'existence, ou de l'analogie de l'être, ou de la nature de l'intellection, ou de la valeur de l'intuition du sens externe, ou de la relation de prééminence entre l'intelligence et la volonté.

Le travail des forces négatives va aujourd'hui si avant, que pour en triompher une doctrine implacablement rigoureuse est requise, et en même temps si ample qu'elle puisse faire droit à toutes les diversités où, faute de lumière ordonnatrice, s'épuise la pensée contemporaine. Il se trouve ainsi que ce qui est adapté à nos besoins, c'est précisément l'absolutisme de la vérité, que ce qui est opportun et « pratique », c'est le radicalisme doctrinal, mais un radicalisme pur de toute étroitesse et de toute brutalité, de toute partialité, de tout fanatisme, et pour cela suspendu au seul Absolu véritable, à la transcendance de la Vérité première, d'où toutes choses procèdent dans l'être. Mille doctrines peuvent faire empirer l'état de l'intelligence, il n'en est qu'une qui la puisse guérir. Le thomisme seul peut satisfaire dans le sens du vrai les aspirations du temps présent.

5. — Enfin, — et c'est la troisième raison pour laquelle saint Thomas doit être appelé l'apôtre des temps modernes, — la doctrine thomiste est seule en état de guérir l'intelligence des trois erreurs radicales dont je parlais au début de cette conférence.

Scrutant métaphysiquement la connaissance, dont elle respecte — et elle seule ! — la nature originale et la mystérieuse immatériabilité, mettant nos idées en continuité avec les choses par l'intuition des sens, et résolvant tout notre savoir dans l'évidence de l'être et des premiers principes, dont la valeur transcendantale lui permet de monter jusqu'à Dieu, elle est une sagesse assez haute pour sauver l'intelligence des prestiges de l'agnosticisme, et pour opposer au démon idéaliste (déjà bien vieilli) un réalisme non pas naïf mais solidement critique.

Consciente de l'infinie élévation et de l'infinie liberté du Créateur, comme du fond radicalement contingent de l'être créé, assurant, grâce à une saine notion de l'universel, la valeur de la nature et de ses lois, et montrant que cette nature reste au regard de Dieu immensément ductile et immensément achevable, toute pénétrable à l'influx divin, elle réduit à l'absurde le postulat naturaliste, et l'hypocrisie métaphysique qui, cachée derrière les sciences positives, essaie de conférer à la créature l'asité divine.

Comprenant tout ce que la notion même d'animal raisonnable comporte de grandeur et de servitude, situant l'intelligence humaine au plus bas degré de l'échelle des esprits, rabattant rudement toutes ses prétentions à jouer à l'esprit pur, faisant la juste part de l'autonomie qui nous convient comme esprits, et de la dépendance qui nous convient et comme créatures, et comme créatures matérielles, elle détruit par la racine, par sa racine *angéliste*, un individualisme qui sacrifie en réalité la personne humaine à une image de l'homme illusoire et dévorante.

C'est que saint Thomas, et voilà son bienfait le plus immédiat, ramène l'intelligence à son objet, l'oriente vers sa fin, la rend à sa nature. Il lui dit qu'elle est faite pour l'être. Comment ne l'écouterait-elle pas ? C'est comme si on disait à l'œil qu'il est fait pour voir, aux ailes qu'elles sont faites pour voler. Elle se retrouve elle-même en retrouvant son objet ; elle s'ordonne toute à l'être ; selon l'inclination souveraine que les choses ont pour leur principe, elle tend, par-dessus tout, vers l'être même subsistant.

En même temps la simplicité du regard lui est rendue ; des obstacles artificiels ne viennent plus la faire hésiter devant l'évidence naturelle des principes, elle restaure la continuité de la philosophie et du sens commun.

Soumise à l'objet, mais pour parvenir à sa vraie liberté, car c'est dans cette soumission qu'elle agit de l'activité la plus spontanée et la plus vivante ; docile à l'enseignement des maîtres, mais pour rendre plus intense et plus parfaite sa propre saisie de l'objet, car c'est par amour de l'être qu'elle demande au labeur des siècles de la secourir et

fortifier, elle rétablit au dedans de soi ses hiérarchies essentielles et l'ordre de ses vertus.

Remarquons-le, ce qui fait, en dépit de leurs égarements, la noblesse des philosophes, des philosophes modernes en particulier, c'est qu'ils aiment malgré tout l'intelligence, même quand ils la ruinent. Mais pour la plupart ils l'ont aimée plus que Dieu. Saint Thomas aime Dieu plus que l'intelligence, mais il aime l'intelligence ce plus que tous les philosophes ne l'ont aimée. C'est pourquoi il peut la restaurer, ne lui rappelant ses devoirs. Il la tire de sa lâcheté, il lui rend le courage d'affronter les vérités suprêmes. Il la tire de sa vaine gloire, il la plie à se mesurer sur les choses, et à écouter une tradition. Il lui réapprend à la fois les deux vertus complémentaires qu'elle avait perdues ensemble, la magnanimité et l'humilité.

6. — Apôtre de l'intelligence, docteur de la vérité, restaurateur de l'ordre intellectuel, saint Thomas n'a pas écrit pour le XIII<sup>e</sup> siècle, il a écrit pour notre temps. Son temps à lui, c'est le temps de l'esprit, qui domine les siècles. Je dis qu'il est un auteur contemporain, le plus actuel de tous les penseurs. Il adhère si purement à la haute lumière de la sagesse qu'il se trouve, à l'égard des sciences inférieures et de leurs ombres mouvantes, dans une liberté que nul philosophe n'a connue : tout le revêtement sensible emprunté à la science du XIII<sup>e</sup> siècle peut tomber, sa doctrine philosophique et métaphysique demeure aussi intègre que l'âme une fois séparée du corps. Et peut-être le dépouillement dû aux révolutions opérées dans la science des phénomènes depuis Nicole Oresme, Vinci et Galilée, était-il nécessaire pour porter le thomisme à l'état de spiritualité, donc d'efficacité, qui répond vraiment à l'élévation spirituelle de la pensée même de saint Thomas. Il est placé au croisement de nos routes, il tient la clef des problèmes qui oppriment notre cœur, il nous apprend à triompher à la fois de l'anti-intellectualisme et du rationalisme, du mal qui déprime la raison au-dessous du réel et du mal qui l'exalte au-dessus ; il nous donne le secret du véritable humanisme, du suprême développement de la personne humaine et des vertus intellectuelles, mais dans la sainteté, non dans la concupiscence, par l'esprit et par la croix, non par les grandeurs de chair. A une époque profondément travaillée par le désir, trop souvent divagant et répandu sur les choses d'en bas, d'un règne du cœur et d'une vie d'amour, il enseigne la seule doctrine qui affirme le primat pratique absolu de la charité dans notre vie, et qui nous invite au festin du véritable amour, je dis de la charité surnaturelle, sans pourtant renier l'intelligence et sa supériorité métaphysique, ni aduler la charité elle-même en la contaminant de pragmatisme, d'humanitarisme, ou de sensibilité animale. *La charité doit toujours grandir en vertu du premier précepte, c'est pourquoi la perfection de la charité tombe sous le précepte, comme la fin vers laquelle chacun doit tendre selon sa condition.* Quel besoin le monde n'a-t-il pas de ce grand enseignement de saint Thomas, rappelé et confirmé solennellement par le Saint-Père dans sa récente encyclique ?

On a bien souvent noté, après Guillaume de Tocco, que saint Thomas, de son temps, a été un grand innovateur : nouvelle méthode, nouvelles raisons, nouvel ordre des questions, nouvelle lumière, avant tout usage nouveau de la philosophie, science profane, et du grand suspect Aristote, son biographe ne se lasse pas d'insister sur la *modernité* de Frère Thomas. A vrai dire cependant, cette *modernité* de saint Thomas est exactement à l'antipode de la *modernité* qu'on recherche aujourd'hui, et en laquelle on se complait.

Car il fait du *nouveau* paraccident, ne voulant faire que du *vrai*, au lieu qu'aujourd'hui on fait du nouveau en voulant le nouveau comme tel, et c'est le vrai qui n'est plus qu'un accident. Dès lors on vise beaucoup plus à détruire l'ancien qu'à l'améliorer, et à exalter l'originalité de chaque sujet pensant qu'à conformer la pensée à l'objet. C'est le renversement complet de l'ordre ; cette méthode essentiellement particulariste et négative est en réalité essentiellement rétrograde. Car toutes les vérités acquises doivent ainsi fatalement être anéanties l'une après l'autre.

Au contraire, la méthode de saint Thomas est essentiellement universaliste et positive. Car elle vise à conserver tout l'acquis humain pour y ajouter et le parfaire, et elle comporte l'effacement de plus en plus complet de la personnalité du philosophe devant la vérité de l'objet. Lui-même Thomas n'est-il pas caché dans la lumière ? N'est-il pas comme perdu dans la vérité ? Dans son amour pour le vrai ne se fait-il pas l'écolier de tous ? Ah ! s'il s'attache à Aristote, ce n'est pas parce qu'il voit en lui un philosophe à la mode, récemment importé par les Arabes. C'est parce qu'il reconnaît en lui le trésorier de la raison naturelle, celui qui a établi la philosophie sur des fondements immuables, parce que



conformes à ce qui est. S'il combat les disciples trop matériels de saint Augustin, ce n'est pas pour détruire saint Augustin, c'est pour le suivre et le comprendre d'une façon plus vivante et plus profondément fidèle, dans un plus parfait commerce d'esprit. Aussi bien, nul théologien n'a-t-il eu de la commune et séculaire sagesse dont l'Église est divinement instruite une plus attentive dilection ; selon le mot de Cajetan repris par Léon XIII et par S. S. Pie XI, *pour avoir profondément vénéré les Pères et les saints docteurs qui l'ont précédé, il a hérité en quelque manière de leur intelligence à tous*. Voilà pourquoi le Docteur angélique est aussi le *Docteur commun* de l'Église. Docteur commun l'Titre admirable, qui manifeste une grandeur vraiment surhumaine, qui met à leur place tous nos pauvres amours-propres, et qui répond aux plus urgentes nécessités de l'heure. Ce n'est pas d'un Docteur spécial, ni d'un Docteur particulier, ni d'un Docteur original, ni d'un Docteur propre à notre personne ou à notre famille, ce n'est pas d'un Docteur illuminé, ou dévot, ou subtil, ou irréfutable, ou *jacundus*, ou *resolutissimus*, ou *eximius*, ou d'un *venerabilis inceptor*, c'est d'un Docteur commun, c'est du Docteur commun de l'Église que nous avons besoin. Il est debout, au seuil des temps modernes, nous tendant, en la corbeille d'or de ses milliers d'arguments, les fruits sacrés de la sagesse.

Or il se produit de nos jours quelque chose de très important, de bien plus important que beaucoup d'événements matériels plus aisément remarquables. A la voix de l'Église, à la grande voix de Léon XIII et de ses successeurs, la doctrine de saint Thomas n'est pas seulement restaurée ou en voie d'être restaurée dans les écoles catholiques et dans l'éducation des clercs, voici que sortant des vieux in-folio où elle était tenue en réserve, non pas vieille elle-même, mais jeune comme la vérité, elle s'adresse au monde, elle revendique sa place, c'est-à-dire la première, dans la vie intellectuelle du siècle, elle crie sur les places publiques, comme il est dit de la sagesse : *sapientia foris practica, in plateis dat vocem*. Après la longue aberration idéaliste due à Descartes et à la grande hérésie kantienne, nous assistons au commencement de la réintégration de la philosophie de l'être, de la philosophie de l'objectivité intellectuelle, dans la civilisation occidentale. Voilà une grande nouveauté !

Il y a là une œuvre très vaste à accomplir, et difficile, et où le péril ne manque pas. Mais c'est un beau risque, *καλὸς κίνδυνος* et ne faut-il pas que nous imitions saint Thomas en cela aussi que j'appellais tout à l'heure sa modernité, dans sa hardiesse à innover, dans son courage intellectuel à risquer le nouveau ? Car il est bien vrai, mais en un sens plus subtil que ne croient les dévots de l'Évolution, que partout où il y a une vie sur terre, il y a un mouvement et renouvellement, donc risque à courir et inconnu à affronter. Mais ce n'est pas dans la révolte qu'il y a le plus d'obstacles à surmonter, c'est dans l'instauration de l'ordre, ce n'est pas pour la destruction qu'il faut le plus de force, c'est pour l'édification. Saint Thomas d'Aquin est le héros de l'ordre intellectuel ; l'immense entreprise philosophique et théologique qu'il a assumée de son temps, et qui demandait, pour être menée à bonne fin, non seulement son génie, mais toute la prudence et la force, tout l'organisme parfait des vertus et des dons de son admirable sainteté, est une aventure beaucoup plus merveilleuse que les plus belles aventures des hommes, — une aventure angélique. Il disait à son compagnon qu'il ne serait jamais rien dans son Ordre ni dans l'Église. Sur ses épaules pesaient tout l'avenir de la civilisation occidentale et de l'intelligence, et la plus grande mission dont l'Église ait chargé l'un de ses enfants.

Eh bien ! nous autres, si infimes que nous soyons au regard de ce géant, nous devons cependant avoir quelque part à son esprit, puisque nous sommes ses disciples. Nous ne sommes pas assez enfants, certes, nous ne sommes pas assez sots pour prétendre, comme quelques-uns nous y invitent, refaire avec les philosophes modernes en les prenant pour maîtres et en adoptant leurs principes, refaire avec Descartes, voire avec Kant ou Bergson, ce qu'il a fait avec Aristote. Comme si on pouvait faire avec l'erreur la même chose qu'avec la vérité, et comme si pour bâtir une maison il fallait changer ses fondements sans cesse ! Non, ce qui nous est demandé, c'est, tout en rejetant absolument les principes et l'esprit de la philosophie moderne, — parce qu'ils vont à égarer à Dieu la créature humaine, — tout en nous attachant aux principes de saint Thomas avec une fidélité qui ne sera jamais assez pure et assez véhémente, sans admettre aucune diminution et aucun mélange, car l'assimilation n'est possible que si l'organisme est intègre, — c'est de nous appliquer à introduire, comme je le disais tout à l'heure, le thomisme dans la vie intellectuelle du siècle, c'est de faire effort pour assimiler à la forme thomiste tous les maté-

riaux palpitants de vie, et riches parfois d'une si précieuse qualité humaine, que le monde et son art, sa science, sa culture, ont préparés, et gaspillés, hélas, depuis quatre siècles, — c'est d'essayer de sauver tout ce qu'il y a encore de viable dans le monde moderne, et de ressaisir, pour les amener à l'ordre parfait de la sagesse, ces constellations en mouvement, ces voies lactées spirituelles, qui, par le poids du péché, descendent vers la dissolution et vers la mort. Certes je ne pense pas qu'une telle entreprise puisse pleinement réussir, un tel espoir supposerait de grandes illusions sur la nature de l'homme et sur le cours de son histoire, mais ce qui est nécessaire, et ce qui suffit, c'est que le dépôt soit sauvé, et que ceux qui aiment la vérité puissent la reconnaître.

7. — Il me faut faire maintenant une observation importante. J'ai dit, au début de cette conférence, que rien d'inférieur à l'intelligence ne peut guérir l'intelligence. Et cela est bien vrai, et c'est pourquoi il faut chercher dans l'intelligence elle-même le remède au mal dont elle souffre, et qui, de la tête, s'est répandu dans le corps entier. Mais ce qui est meilleur ici-bas que l'intelligence, la charité infuse doit aussi être invoquée. Si le retour à l'ordre intellectuel doit être l'œuvre de l'intelligence elle-même, cependant l'intelligence, dans cette œuvre qui est sienne, a besoin d'être aidée par Celui qui est le principe de sa lumière, et qui ne règne dans les âmes que par la charité ; si la philosophie et la théologie de saint Thomas sont exclusivement fondées et stabilisées sur les pures nécessités objectives qui s'imposent, soit à la raison naturelle, soit à la raison éclairée par la foi, cependant l'intelligence humaine est si faible par nature, et affaiblie encore par le premier péché, et la pensée de saint Thomas est d'une intellectuelité si haute, qu'en fait, du côté du sujet, il a bien fallu, pour que cette pensée nous fût donnée, toutes les grâces surnaturelles dont l'éminente sainteté et la mission unique du Docteur Angélique lui assuraient le secours, et qu'il faut et faudra toujours, pour qu'elle vive sans altération parmi les hommes, la conformation supérieure de ces dons du Saint-Esprit qui sont présents en tout chrétien, et qui croissent en nous avec la grâce sanctifiante et la charité.

Ce serait se leurrer gravement que de méconnaître ces vérités. Elles sont, en particulier, rendues plus urgentes par la diffusion même du thomisme : dans certains milieux le thomisme n'est-il pas déjà la philosophie à la mode ? L'enseignement officiel lui-même, oubliant les fameuses ténèbres du moyen âge, ne commence-t-il pas à s'intéresser très sérieusement à saint Thomas ? J'entends dire que parmi les sujets de thèse de doctorat déposés à la Sorbonne, un nombre impressionnant est consacré à la philosophie thomiste. Nous nous en félicitons, certes. Mais nous ne nous dissimulons pas que dans la mesure où des esprits insuffisamment préparés et armés, et plus ou moins influencés par les préjugés modernes, s'emploieront à examiner cette philosophie, elle risquera d'être étudiée sans la lumière convenable, et dès lors de subir des interprétations diminuées, parcellaires et déformantes. Cela s'est vu déjà, et pas seulement dans les travaux des historiens universitaires.

Comment parer à ce danger, saint Thomas nous l'apprend lui-même, et par sa doctrine, et, plus efficacement peut-être encore, par son exemple. Est-ce qu'il n'a pas avoué à son compagnon Réginald que sa science avait été acquise avant tout par le moyen de la prière ? Est-ce que chaque fois qu'il voulait étudier, discuter, lire, écrire ou dicter, il ne recourait pas d'abord au secret de l'oraison, pleurant devant Dieu pour être instruit de la vérité, à tel point que cette rayonnante doctrine qui nous illumine est comme le fruit de ses larmes ? Est-ce que sa vie intellectuelle ne baignait pas tout entière dans le feu de la contemplation infuse ? Est-ce que la sagesse métaphysique et la sagesse théologique n'étaient pas chez lui le marchepied et le trône de la sagesse du Saint-Esprit ? Est-ce que ce plus grand de tous les Docteurs n'a pas été élevé à une vie mystique si haute qu'à la fin ce qu'il avait goûté de Dieu dans le ravissement lui rendait insipide le savoir du monde humain, et qu'on peut même croire avec son plus récent biographe, qu'il est mort d'avoir entrevu la lumière éternelle, et qu'il a quitté la vie terrestre, comme on le dit de Moïse, *in osculo Domini*, dans le baiser du Seigneur ?

De récentes études ont décrit d'excellente façon, la dernière encyclopédie admirablement mise en lumière, l'union en lui de la vie d'étude et de la vie d'oraison. C'est le secret de sa sainteté comme de sa sagesse.

C'est le secret de la splendeur unique de son enseignement. L'enseignement, nous dit-il, est une œuvre de la vie active, et il faut bien avouer qu'on n'y retrouve que trop les fardeaux et les encombrements



propres à l'action ; il y a même un certain péril pour la vie de l'esprit dans le lourd remuement de concepts qui constitue le labeur pédagogique, et qui est toujours exposé, si l'on n'y veille constamment, à devenir matériel et mécanique.

Saint Thomas a été un professeur accompli, parce qu'il a été beaucoup plus qu'un professeur, parce que chez lui le discours pédagogique descendait tout entier des hauteurs très simples de la contemplation.

Voyez-le dans cette grande dispute qu'il soutint victorieusement à Paris, aux approches de Pâques 1270, sur le point le plus controversé de sa doctrine, la thèse de l'unicité de la forme substantielle, contre John Peckham, régent des Frères Mineurs, plus tard archevêque de Cantorbéry, qui le hatelait de paroles « ampoulées et superbes », qualifiant sa doctrine d'hérétique, de scandaleuse, d'absurde, d'averroïste, etc. Ses propres frères l'abandonnent, quelques-uns argumentent contre lui, l'évêque de Paris, les maîtres en théologie, tous les docteurs sont acharnés à le perdre. Enflammés de jalousie, ou offusqués par la paisible manière dont il brise avec les saintes routines, du regard et de la parole ils jettent la menace contre lui.

Et en vérité ils ont de quoi être déconcertés, car il n'est pas l'un d'entre eux, il a plus haut qu'eux l'origine de sa sagesse, dans le très pur silence qui est le père de la prédication. *Nisi efficiamini sicut parvuli*. Avec toute sa science, ce grand théologien dont la confession ressemblait, au témoignage de frère Réginald, à celle d'un enfant de cinq ans, il est au milieu d'eux, par sa simplicité non pas désarmée certes, mais candide, mais naturelle (*ex Deo nata*) et non apprise, mais humble et sévère comme l'innocence, à l'image et configuration de Jésus enfant parmi les Docteurs.

Telle est la manière dont se réalise en lui la parole sainte, qui doit se vérifier d'une façon ou d'une autre en tous les chrétiens, et qui veut que la sagesse soit donnée aux petits, — à ceux qui sont « à leurs propres yeux de petits enfants », comme il est dit au livre des Rois, — et que Dieu élise « ce qui n'est pas » pour confondre « ce qui est ». Car le savoir, non plus que l'art et toute plénitude supérieure d'humanité, n'empêchent pas, comme le ferait croire parfois certain faux esprit de pauvreté spirituelle, l'âme sainte d'être au dedans de soi comme un vrai néant, sans nulle assurance en elle-même, parce que tout cela étant *pur moyen* pour elle, absolument rien de tout cela n'est le point d'appui de son espérance, qui traverse tout le créé pour se fonder en Dieu seul, absolument rien de tout cela n'est pour elle possession personnelle la retranchant dans son bien propre.

Parce qu'il tenait toute son âme attachée uniquement aux plaires de l'humanité du Christ, portes des mystères de la déité, Thomas d'Aquin a été parfaitement pauvre en esprit au sein des richesses de l'intelligence ; parce qu'il savait les droits, tous les droits de la Vérité première, il n'est entré dans la science que pour aller à la sagesse, il s'est livré sans réserve à l'Esprit de Vérité. Par sa vie et par sa doctrine il a montré que la vie contemplative est meilleure que la vie active, et qu'elle constitue, quand elle surabonde en apostolat, l'état de vie purement et simplement le plus parfait, que la contemplation des saints est meilleure que la spéculation des philosophes, que l'intellectualité la plus haute n'est pas diminuée, mais corroborée, et portée au sommet de l'esprit, par l'humilité de la science de la croix. Par là saint Thomas enseigne à l'intelligence la plus haute condition de son salut, et par là encore il mérite d'être appelé l'apôtre des temps modernes, qui ont cru tant donner à l'intellectualité, et qui en ont si cruellement méconnu les conditions, dont la grande misère est d'avoir désappris l'union de la vie intellectuelle et de la vie spirituelle, et dont le plus profond besoin, plus ou moins obscurément ressenti, est de la retrouver.

### III

8. — Ce nom d'apôtre des temps modernes, il est encore une dernière raison pour laquelle il convient de le donner à saint Thomas d'Aquin. L'apôtre n'est pas seulement celui qui est envoyé dans le monde pour prêcher la parole de Dieu aux ignorants et aux infidèles, pour convertir les âmes à la vérité, et dilater ainsi le corps mystique du Sauveur. Il est aussi celui qui conserve et augmente le foi dans les âmes, celui qui est donné à l'Église pour être en elle colonne, rempart et lumière, et pour servir, à titre de docteur de vérité, à l'accroissement de sa mystérieuse vie de grâce et de sainteté. J'aimerais montrer ici le rôle tout à fait unique joué à ce point de vue dans les temps modernes par celui dont l'Église proclame, dans l'oraison de sa fête, que l'admirable science l'éclaire, que la sainte opération la féconde, et de qui elle prie Dieu de lui faire pénétrer la doctrine, et *quae docuit, intellectu*

*conspicere*. Il me suffira de rappeler le mot de Léon XIII : « Saint Thomas est parvenu à repousser à lui seul toutes les erreurs des temps qui l'ont précédé, et à fournir des armes invincibles pour dissiper celles que l'avenir ferait naître », et le mot de Pie X, repris récemment par S.S. Pie XI : « Après la mort du saint Docteur, il ne s'est tenu dans l'Église aucun concile où il n'ait assisté lui-même par la puissance de sa doctrine ».

Qu'on me permette cependant d'insister sur un trait si beau qu'il apparaît comme la touche suprême de l'art du Seigneur, attentif à composer de façon parfaite la figure de ses saints : le prince de la métaphysique et de la science sacrée est aussi le Docteur du Saint-Sacrement. Il achève et consomme ainsi son office de serviteur du Verbe éternel, Verbe illuminateur des intelligences, Verbe archétype de toute splendeur, Verbe descendu dans la chair et caché parmi nous sous la blancheur du pain. Voilà l'immensité divine, voilà la bénignité et l'humanité de la Vérité qu'il sert, et que nous servons, et qui veut que nous soyons appelés non seulement ses serviteurs, mais ses amis, *vos divi amicos*. C'est la même Vérité qui veut se donner à nous tous en lumière et en substance dans la vision, et qui en attendant se donne en lumière par la doctrine et par la contemplation, en substance par l'Eucharistie. Distribuée, partagée à tous par l'enseignement ou par le sacrement, elle reste entière et sans brisure. Ici elle rassemble les esprits dans la clarté qui descend du Verbe incréé, là elle unit le corps mystique du Christ dans la communion du Corps et du Sang du Verbe incarné. Et n'est-ce pas d'un même amour que Thomas veille à son intégrité dans la doctrine, participation créée de la Vérité première, et adore sa présence dans le Sacrement, où la Vérité première est en personne ? Il la tient dans ses mains, cette Vérité qu'il aime, son cœur défile tout entier en la contemplant. Et voici que le Pape lui demande de chanter, pour l'Église entière, ce grand mystère de la foi ; un autre Pape, six siècles et demi plus tard, lui décerne le titre de *Docteur Eucharistique*. Docteur Eucharistique, Docteur commun de l'Église, béni soit S.S. Pie XI d'avoir joint l'un à l'autre, sur l'auréole du Docteur Angélique, ces deux noms si merveilleusement consonants.

Or un immense développement de la dévotion au Saint-Sacrement, précédant et enveloppant la dévotion au Sacré-Cœur, n'est-il pas le principal caractère de la piété catholique dans les temps modernes ? La fête du *Corpus Domini* n'est-elle pas dans l'Église la grande fête moderne, et ne rayonne-t-elle pas depuis le XIII<sup>e</sup> siècle sur tous les temps qui sont venus et qui viendront ? Tandis que le monde descend, l'Église, qui dispose des ascensions dans son cœur, et qui entre avec plus de tendresse dans les mystères de son Époux, l'Église ne rassemble-t-elle pas les âmes avec une sollicitude maternelle de plus en plus pressante autour du Corps du Seigneur ? Docteur Eucharistique, saint Thomas est à un titre suréminent l'apôtre et l'instructeur des temps modernes. Qu'il est beau d'entendre monter d'une foule chrétienne ces chants divins qui viennent de l'âme et des lèvres du Théologien ! Je disais tout à l'heure qu'il a tous les mages derrière lui. Il a derrière lui tout le peuple fidèle. Portant l'ostensoir il chemine en avant des temps.

9. — Si saint Thomas d'Aquin est pour nous tout ce que je viens de dire, avec quel élan de confiance ne devons-nous pas lui demander le secret de la sagesse, et de la conquête apostolique du monde moderne ? Nous nous accrocherons à son manteau, nous ne le lâcherons pas qu'il ne nous ait livré ce secret. L'Église, par la voix de Pierre, nous y engage avec une extraordinaire insistance. Est-ce que nous n'écouterons pas ses exhortations ?

Puisque nous célébrons cette année le sixième centenaire de la canonisation de Frère Thomas, — canonisation dont l'importance est singulière, car elle était aussi, de par les circonstances historiques, la consécration officielle, la première grande consécration officielle, par l'Église romaine, de la doctrine dans laquelle elle avait constamment soutenu et encouragé Thomas d'Aquin pendant sa vie, « cette doctrine n'a pu provenir que d'une action miraculeuse de Dieu, Thomas à lui seul a plus illuminé l'Église que tous les autres docteurs », s'écriait le Pape Jean XXII il y a six cents ans, — qu'il me soit permis d'insister un peu sur la prédilection inouïe manifestée par l'Église à l'égard de saint Thomas : dans le gros volume consacré par le Père Berthier à « saint Thomas, Docteur commun de l'Église », les témoignages des Papes à ce sujet n'occupent pas moins de deux cent cinquante pages in-8°. Si l'Église recommande la doctrine de quelque auteur et de quelque saint, c'est seulement, nous dit Pie X, *dans la mesure où celle-ci s'accorde avec les principes de saint Thomas, ou ne s'y oppose en aucune manière*. A la fin la doctrine de saint Thomas est érigée par le



Code du Droit canonique en norme suprême de tout l'enseignement catholique. Et la dernière encyclique de S. S. Pie XI comme et couronne magnifiquement toutes les prescriptions, toutes les exhortations, toutes les oburgations solennelles de Léon XIII, de Pie X et de Benoît XV. « De même que jadis il fut dit aux Egyptiens qui se trouvaient dans une extrême disette : *Allez à Joseph*, pour qu'ils se procurassent le froment soutien du corps, de même, écrit le Pape, s'ils Nous écoutent, tous ceux qui ont le désir de la vérité iront à Thomas ! »

Comment ne pas être frappé de ce fait profondément significatif que l'Église s'engage à fonder, si l'on peut ainsi parler, sur saint Thomas et sur sa philosophie, et qu'elle use de la doctrine de saint Thomas pour sa propre vie intellectuelle, elle, détentrice des paroles de la Vérité divine ?

Elle prend soin de spécifier (et cela va de soi, car on n'impose pas une philosophie à l'intelligence par voie d'autorité) — elle prend soin de spécifier qu'elle n'impose pas contrairement aux esprits en une matière qui n'est pas de foi. Un corps de doctrine philosophique et théologique ne sera jamais article de foi.

Mais elle dit, elle crie à grande voix : Cette doctrine est ma doctrine, l'enseignement donné en mon nom doit s'y tenir saintement. Si vous cherchez la vérité, allez à cette doctrine. Je vous indique le chemin, allez, ouvrez les yeux, voyez vous-mêmes.

Plaignons ceux qui, ne sachant pas voir, ou ayant les yeux prévenus, ne veulent pas supposer que leur propre vue a peut-être besoin d'être soignée par l'étude et par la prière, et préfèrent penser que c'est l'Église de Dieu qui a une paille dans l'œil.

Mais pour ceux qui désirent se mettre, selon le vœu de la Sainte Église, à l'école de saint Thomas, remarquons qu'il y a deux manières d'étudier saint Thomas. Et si l'est vrai que l'homme n'arrive à la science que s'il est d'abord enseigné, s'il est vrai que Thomas d'Aquin, Docteur commun de l'Église, est, après le Christ Jésus, le Maître par excellence, le Maître toujours vivant qui du sein de la vision beautiful veille sur sa doctrine et en reconque les âmes, alors il faut dire que de ces deux manières d'étudier saint Thomas, l'une est saine, l'autre est viciée dès le principe. Cela, je le sens si vivement que je voudrais, à n'importe quel prix, pouvoir en persuader la jeunesse studieuse. Il y a une manière d'étudier saint Thomas qui consiste à lire d'abord Kant, Bergson et Blondel, puis Aristote, puis les Pères, puis Avicenne et Averroès, puis au besoin Pierre Lombard ou Alexandre de Halès, puis enfin les écrits de saint Thomas dans l'ordre chronologique (des fragments de tout cela, bien entendu, car la vie est courte), afin d'éclairer saint Thomas à la lumière de la philosophie moderne, et de discerner tout ce qu'il a reçu de ses prédécesseurs, tout ce qu'il leur a ajouté, tout ce qu'il a reçu de lui-même et ajouté à lui-même au cours de son processus évolutif individuel. Cette méthode, prise comme règle de discipline intellectuelle, est vaine, et stérile. Parce qu'elle revient à traiter saint Thomas comme un objet qu'on juge, — et à faire comme si on avait déjà la science, alors qu'il s'agit d'acquiescer la science.

A condition qu'elles soient faites avec la lumière nécessaire, et qu'on n'attende pas trop d'elles, de telles recherches et comparaisons seront bonnes, et nécessaires, — en particulier l'étude approfondie des philosophes modernes, — mais à qui sera parvenu déjà à l'âge adulte du savoir. Pour les *incipientes* elles sont cause d'enfure, non de science.

L'autre méthode consiste à se placer réellement à l'égard de saint Thomas dans la situation du vivant qui reçoit en face du vivant qui donne, de celui qui est forme et homme en face de celui qui forme et illumine. Ann que saint Thomas nous apprenne à penser et à voir, afin de progresser sous sa conduite dans la conquête de l'être intelligible. Cette méthode est bonne et féconde, elle met l'âme dans la vérité de son état, pour la conduire à la vérité des choses.

Si nous y sommes fidèles, elle développera en nous un amour profond de la pensée vivifiante de saint Thomas, et du texte lui-même, supérieur à tout commentaire, qui nous livre cette pensée, avec une limpidité merveilleuse et comme une grâce spéciale de lumière et de simplicité. Elle nous apprendra à étudier ce texte intégralement, et selon l'ordre même des articles. Elle nous apprendra aussi, par le développement progressif lui-même de l'*habitus* thomiste, à user comme il faut des grands commentateurs, et à discerner dans sa ligne formelle la tradition authentique dont nous avons besoin pour parfaite notre formation. Car la pensée de saint Thomas est singulièrement vaste et profonde : pour la pénétrer dans sa vitalité essentielle, comme pour

répondre aux difficultés nouvelles soulevées par le cours du temps la lettre seule, si précieuse et si éclairante qu'elle soit, suffit-elle à la débilité de notre regard ? N'avons-nous pas besoin que nous soient soulignées les articulations secrètes et l'inflexible hiérarchie des thèmes qui régissent cet immense univers spirituel ? Et s'il est vrai, comme le dit Platon, qu'un écrit, ne sachant pas se défendre et s'expliquer tout seul, a toujours besoin du secours de sa doctrine, croirions-nous qu'en suscitant saint Thomas Dieu ne lui a pas donné, dans une tradition vivante, le moyen de venir au secours de son père, et de nous en communiquer l'esprit ? C'est en ce sens que Léon XIII, en nous recommandant dans l'encyclique *Aeterni Patris* d'étudier avant tout la doctrine de saint Thomas dans la source vive elle-même, *ex ipsius ejus fontibus*, nous conseillait aussi de nous abreuver aux cours d'eau purs et limpides issus de cette source, *riveri integri et illimes*, par opposition à d'autres fleuves qui se sont accrus d'eaux étrangères, et non salubres, *riveri qui exinde fluxisse dicuntur, re autem alienis et non salubribus aquis creverunt*.

Mais avec tous les dons personnels et tous les secours humains de la tradition, avec tous les commentateurs et les glossateurs nous n'aurons encore rien gagné, si cela même qui est l'objet et la fin de l'intelligence, le terme de son *inclination naturelle*, n'est pas aussi l'objet et le terme de notre *inclination volontaire*, du désir qui nous tend tout entiers vers notre bien, nous n'aurons rien gagné si nous n'aimons pas la vérité de tout notre cœur, si nous ne nous efforçons pas de l'aimer comme il l'a aimée lui-même, ce grand Docteur qui fondait littéralement en larmes, nous dit son biographe, *totus perfundebatur lacrymis*, tant son cœur était lourd de l'attente de la vision.

Si nous aimons la vérité dans les âmes, si nous comprenons de quelle soit le monde agnoise, si nous sommes prêts à tout donner pour qu'une telle soit soulagée ; si nous aimons la vérité dans l'Église, si nous comprenons l'étonnante portée de la parole de Benoît XV, reprise par S. S. Pie XI : « L'Église a déclaré que la doctrine de saint Thomas est sa doctrine propre », alors nous ne serons pas beaucoup retardés par les difficultés d'école, nous pourrons espérer d'avoir part à la lumière de saint Thomas, d'entendre vraiment — *intellectu conspiciere* — les choses qu'il a enseignées, et d'être employés selon nos forces, si chétifs soyons-nous, à cette grande instauration du monde dans la Vérité, à laquelle, apôtre des temps modernes, il est commis par le Seigneur.

JACQUES MARITAIN.



M. Antoine Redier, le directeur de la Revue Française, dont les conférences sur l'impératrice Zita et Louise de Bettignies ont eu le grand succès que l'on sait, reviendra à Bruxelles, lundi prochain, 24 mars, à l'invitation de la Comtesse Eug. d'Oultremont, présidente de l'Œuvre des Catéchismes. M. Redier prononcera à la salle de l'Union Coloniale, à cinq heures, la conférence qu'il vient de faire dans une dizaine de villes françaises sur :

Un livre de chevet : *Les Pensées de Pascal*.





4 avril 1874 - 1924

---

## Jubilé sacerdotal de Son Eminence le Cardinal Mercier

---

La Revue Catholique des idées et des faits consacrera son numéro du 28 mars (le premier numéro de sa quatrième année), à celui dont la Belgique entière s'apprête à célébrer avec éclat le jubilé, au Grand Cardinal et au Grand Belge que le monde entier vénère, admire, et nous envie.

A ce numéro, qui contiendra six beaux portraits de Son Éminence et un article biographique par M. l'abbé SCHYRGENS, collaboreront :

MM. Raymond Poincaré,  
Mussolini,  
Léon Bérard,  
Maréchal Foch,  
Maréchal Fayolle,  
Louis Barthou,  
Prince Sixte de Bourbon-Parme,  
Général de Castelnau,  
Général Gouraud,  
Général Mangin,  
Jules Cambon,  
Maurice Paléologue,  
Brand-Whitlock,  
René Bazin,  
Paul Bourget,  
René Doumic,  
Henri Bordeaux.

MM. Georges Goyau,  
Pierre de Nolhac,  
Henry-Robert,  
F. François-Marsal,  
André Tardieu,  
Louis Bertrand,  
Charles Maurras,  
Prince Troubetzkoy,  
Louis Madelin,  
Lacour-Gayet,  
Baron Seillères,  
Comte Bernard de Vesins,  
Georges Valois,  
Comte Gonzague de Reynold,  
G. K. Chesterton,  
Hilaire Pelloc,  
Robert Vallery-Radot.

Tout Belge voudra posséder le Mémorial jubilaire de l'héroïque défenseur de la Justice et du Droit ; de l'homme qui, aux heures terribles de l'occupation, incarna la Patrie ; de l'évêque qui restera l'une des grandes figures de notre histoire.

Nous faisons un pressant appel pour qu'on nous aide dans la diffusion d'un hommage que nous souhaiterions voir entre les mains de tous les patriotes.

---

*Prix de notre numéro spécial : fr. 2,00*

*Réduction pour quantités : 50 exemplaires, 75 frs ; 100 exemplaires, 125 frs*

---

S'adresser aux Bureaux de la Revue, 38, Boulevard Botanique, (Téléph. : 299.45 ; Compte chèque-postal : 48.916)



## Le Marsault

*In honorem Beati Joseph.*

O Saint mystérieux autant que bénévole,  
Je dépose à tes pieds cette branche de saule,  
Songeant que, premier don du printemps violet,  
Cette offrande sévère est celle qui te plaît.

La fleur, qu'elle soit mauve ou rose, se réclame  
Un peu trop mollement des grâces de la femme,  
Et même le lis blanc qu'on te met à la main  
Mêle à sa pureté le satin féminin.  
Mais le saule de mars qui tend sa branche torse,  
Le saule de bois rude et de rugueuse écorce,  
Le saule échelonnant ses chatons argentés,  
Dont quelques-uns déjà s'écaillent, éclatés,  
En panicules que saupoudre une poussière,  
Comme d'or volatil et presque de lumière,  
Le marsault émergeant des épines, pareil  
Au premier hosanna de la sève au soleil,  
Le beau marsault devait te plaire !  
Qu'un marsault fleurissait non loin, j'imagine de la chau-

[mière,

De Nazareth, — au mois de soleil et de vent  
Qui te fut consacré depuis, — et que souvent  
Notre-Dame en cueillait une branche, pour être,  
Dans un vase d'eau pure au bord de la fenêtre,  
Comme un peu de printemps entré dans l'atelier...  
Et je te vois aller et venir, Charpentier,  
Manier le marteau, la scie et la varlope,  
Cependant que Jésus doucement enveloppe  
De son grave regard qui voit le fond de tout,  
Le rameau plus fleuri qu'une corbeille d'août  
Et l'Ouvrier en qui plus de sagesse abonde  
Qu'en Salomon levant son sceptre sur le monde.

Souviens-toi de tes jours de la terre, là-haut,  
Et ne refuse pas l'hommage du marsault  
Que t'apporte, ce dix-neuf mars où l'on te fête,  
Ton féal entre tous indigne, le poète,  
Ce pauvre homme qui sent à la gorge un sanglot  
De ne pouvoir avec les mots dont il dispose  
Te moduler un hymne ou rythmer une prose  
Et qui, las de ces mots que ton cœur ignorait,  
N'a trouvé rien de mieux que d'aller en forêt,  
Parmi les ronces du hallier encore austère,  
Cueillir l'humble rameau qui t'agrèa sur terre,  
Le dur et pur marsault que tu devais chérir  
D'oser dans l'âpre vent — et le premier — fleurir.

Ce n'est pas par hasard que ma mère l'Église  
Te consacra ce mois de nuance indécise  
Où les bois dénudés se tordent sous la bise.  
Ce n'est pas par hasard : car ce mois, rude encor  
Mais déjà d'un beau bleu criblé de flèches d'or,  
Ce mois qui garde encore une fraîcheur de glace,  
Mais que déjà la sève en travail violace,  
Ce mois est comparable au temps où tu vécus,  
Quand le monde, ignorant encore le Jésus,  
Pressentait, sans le voir sous ta garde fidèle,

Le divin Messager de la Bonne Nouvelle.  
Certes, c'était l'hiver encore, l'âpre hiver.  
La vieille Loi pesait, dure comme le fer.  
La panthère ocellée et la lionne blonde  
Avaient plus de pudeur que les reines du monde.  
Et des princes, vêtus de pourpre et de métaux,  
Les Hérode sanglants vomis par l'Idumée,  
Masques luxurieux, brunis de la fumée  
Des encensoirs, berçaient leurs appétits brutaux  
Dans le luxe des lourds tapis orientaux.  
Mais Jésus était né de la Vierge Marie  
Et quoique, au bord des lacs et dans l'herbe fleurie,  
Il n'eût pas révélé le Royaume des cieux,  
Marie avait déjà dans le blanc de ses yeux,  
Toute la pureté splendide du Royaume.  
Et toi, Joseph, témoin du Mystère inouï,  
Qui rayonnait en Elle en émanant de Lui,  
Rien qu'à humer cet air qu'ils imprégnaient de baume,  
Rien qu'à voir ce printemps qu'ils composaient à deux,  
Tu te pris à goûter le Royaume avec eux.  
Ainsi, dans le hallier, parmi les branches nues,  
Qui grelottent au vent des forces inconnues,  
Le marsault le premier a senti le réveil  
De la terre soumise au règne du soleil :  
A l'instant il tressaille, et de toute sa force,  
Et de toute sa sève écumant sous l'écorce,  
Se couvre de chatons duvetés qui, bientôt,  
S'ouvrent en fleurs d'un vert ensoleillé, si chaud  
Qu'il ne s'en trouvera plus jamais de pareilles —  
Ni les lilas d'avril, ni les pommiers de mai,  
Ni les salvias écarlates des corbeilles, —  
Pour mander les tribus sans nombre des abeilles  
A semblable festin de pollen embaumé !

O toi le Pauvre, toi le Chaste, toi le Juste,  
Joseph ! daigne agréer l'hommage de l'arbuste  
Où le printemps de l'air triomphe, comme en toi  
Ce printemps de l'esprit que l'on nomme la foi.  
Premier-né du Royaume, ô Charpentier auguste,  
Si la branche te plaît, souris au donateur,  
Homme morose en qui le vieil Adam résiste ;  
Si la glose te plaît, bénis le glossateur,  
Pour que, dorénavant moins charnellement triste,  
Et plus riche de foi et plus pauvre d'esprit,  
Il commence à goûter la paix en Jésus-Christ.

VICTOR KINON.



*Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement échoit avec le présent numéro (et c'est le cas de la majorité d'entre eux) de nous envoyer par chèque-postal (n° 48,916) le montant de leur réabonnement. Leur obligeance nous évitera beaucoup de frais et pas mal d'ennuis. A l'avance, merci !*





## La vie aux États-Unis

Les événements, comme les morts vont vite.

Autour de l'affaire des pétroles un silence relatif s'établit, tandis que se poursuit une enquête qui n'a plus rien d'« excitant ». Le scandale passe sous la rubrique des faits-divers, et déjà Mac Adoo, dont la réhabilitation était probable, vient de rentrer dans les bonnes grâces officielles de son parti. Les chefs démocrates assemblés à Chicago ont estimé que son intégrité avait été lumineusement établie par une minutieuse investigation, et que rien ne s'opposait à ce qu'il figurât comme candidat présidentiel au printemps.

Il n'est pas jusqu'à l'Attorney General (Ministre de la Justice), qui ne se cramponne victorieusement à son maroquin. Objet d'attaques violentes de la part du Sénat, sous prétexte, qu'il aurait perdu la confiance du pays pour n'avoir pas sévi dans l'affaire de Teapot Dome, M. Dougherty s'est défendu comme un beau diable contre toute tentative de débarquement, et il semble bien qu'il restera à son poste.

Tout paraît donc se « tasser », et c'est naturel. Après l'explosion d'indignation, après toutes les manifestations intéressées et pharisaïques, le calme renaît. Le conseil d'enquête poursuit ses travaux dans la sérénité de ses augustes fonctions, et il est probable qu'il déposera ses conclusions au milieu de la plus parfaite inattention.

Dans cette aventure, où le prestige du pouvoir n'a rien gagné, il est quelqu'un qui mérite les honneurs d'un paragraphe spécial. C'est Doheny, le financier à qui Fall a consenti la concession californienne.

Doheny est un des types les plus représentatifs de l'Américain cher à nos imaginations européennes. Il y a trente ans environ, il n'avait pas cent sous en poche. Il passe pour être actuellement l'homme le plus riche des États-Unis, après Ford et Rockefeller.

Originaire du Wisconsin où il reçut une instruction primaire et moyenne, Doheny partit un jour à l'aventure, profondément dégoûté de la vie bureaucratique du grand nombre de ses semblables. Vets 1887 il arriva au Nouveau Mexique, dans un patelin infesté de voleurs et de coupe-jarrets... Comme il paraissait instruit aux naturels de l'endroit, ceux-ci le bombardèrent instituteur public. Mais lui, non content d'apprendre aux gamins des rudiments de grammaire et de calcul, entreprit de se consacrer à une œuvre plus vaste en même temps que moins prosaïque, et résolut de purger la région des bandits qui l'infestaient. Périlleuse décision. A peine eut-il déclaré la guerre à la racaille du Rio Grande que celle-ci, de son côté, lui donna le charitable conseil de vider les lieux sans délai. Doheny n'en fit rien, par quoi il se montra assez crâne. Mais il fallit le payer cher. Peu de temps s'écoula avant qu'un des émergumènes de la bande lui tirât seize coups de revolver, d'ailleurs sans résultat.

Ce ne fut pas la seule fois que Doheny échappa aux balles. Un jour un pochar, après l'avoir longuement dévisagé sous le nez, lui déclara froidement que sa physionomie lui déplaisait. Pour s'éviter la vue de cette disgrâce, il sortit de sa poche un pistolet de gros calibre, qu'on n'eut que le temps de lui arracher des mains, pour le plus grand profit de la physionomie de Doheny.

Ces incidents ne défrisaient pas ce dernier. Au contraire, la vie sédentaire se reprit à le lasser, et un beau matin, notre homme quitta son patelin neo-mexicain pour courir de nouvelles aventures. Son destin le conduisit en Californie, aux environs de Los Angeles, avec cinquante centimes en poche. C'était suffisant pour qu'il s'achetât du raisin, en attendant de réfléchir à son lendemain. Quand il eut achevé sa grappe, assis au bord du chemin, et comme il songeait aux perspectives peu engageantes de l'avenir, un nègre vint à passer avec un tombereau chargé de terre brunâtre, goudronneuse et grasse.

— Où cherches-tu cela, negro ?

Et le brave nègre le renseigna sur l'endroit de l'extraction.

Doheny s'y rendit en hâte et découvrit dans le sol une substance poisseuse que les petits industriels de la région mélangeaient à la terre pour en faire du combustible. Il « flaira » du pétrole, confia sa découverte à un vieux compagnon d'aventures, se mit à gratter le sol avec lui et fit jaillir, à trente pieds sous terre, un filet d'or.

Ce fut là l'origine de sa gigantesque fortune.

L'ex-prospecteur voyageant à dos de mulet est devenu le multimillionnaire possesseur de demeures somptueuses, de maisons de campagne princières, de la plus remarquable collection de palmiers qui soit au monde, de serres d'orchidées de toute beauté, et d'un

yacht dont on parle... C'est devenu le potentat, plus puissant que maints princes médiévaux, qui envoie pour deux cent mille dollars de vivres à des affamés mexicains, alloue deux cent mille autres dollars à un fonds de propagande démocratique, fait construire à ses frais une église qui coûtera plus d'un demi-million de dollars, et prête vingt-cinq millions de dollars à tel président de république.

Étonnante fortune, en vérité, et qui doit faire rêver les bons bougres de chez nous que les professions libérales n'engraissent pas...

\* \* \*

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir la chance d'un Doheny. Aussi n'est-ce pas à l'égalier que doivent songer ceux des nôtres que hantent les fortunes rapides. Que leurs regards plus modestes se portent sur cet autre américain en vedette, enrichi du jour au lendemain de cent-cinquante mille dollars, pour avoir monnayé son titre de « sorcier impérial ». Oui, vous avez bien lu, et c'est de William J. Simmons qu'il s'agit. Ce personnage n'est pas un inconnu pour nos lecteurs ; nous eûmes l'occasion de le leur présenter le 5 janvier 1923 dans le cadre pittoresque des montagnes de Géorgie.

William Joseph Simmons ressuscita vers la fin de 1915 l'invisible empire du Ku-Klux-Klan. Nous avons dit, il y a un an, l'origine et les buts de cette secte anti-noire, anti-jaune, anti-catholique et anti-juive, « cent pour cent américaine » (!) en un mot. Nous aurions pu, depuis lors, relater comme elle a organisé sa banque, fondé son université, participé de façon active à des élections, bref comment elle se dépensa en théâtrales exhibitions jusqu'au jour tout récent où son « fondateur et empereur » rompit toutes relations avec elles. Pourquoi ? C'est là un point sur lequel la lumière n'a pas encore été faite. Simmons explique son départ par les incessantes dissensions intestines qu'il aurait été incapable de réprimer et en face desquelles il aurait préféré s'effacer. A en croire des rapports officiels du Klan, au contraire, il aurait été jugé indésirable par son état-major, et débarqué sans phrases. Les vrais motifs de sa décision ne nous regardent pas et au fond le laissent peut-être assez indifférent lui-même. Il a pris sa retraite dans des conditions enviables, puisqu'il conserve la maison que de loyaux sujets lui offrirent il y a quelques mois et où il pourra confier à un solide coffre fort les 146.500 beaux dollars à 28 francs qu'il a palpés à la caisse, en sortant... De quel chef ? C'est bien simple : en dédommagement des mensualités de mille dollars qui lui étaient assurées à vie comme sorcier impérial du Klan.

Un sorcier impérial, fût-il démissionnaire ou remercié, doit à son prestige de ne rien perdre des profits inhérents à sa sacrée fonction. Simmons n'a eu garde de l'oublier. Il a empoché le magot en tirant sa révérence, et voici qu'il décide déjà de fonder une association nouvelle dont il serait le chef et qui s'appellerait les « Chevaliers de l'Épée flamboyante ». Simmons a trouvé le « filon ». Dans quelques années, lesté des dollars de l'« Épée flamboyante », il instaurera probablement les « Servants du sabre fulgurant », qui ne seront pas sa dernière création, pourvu que Dieu lui prête vie, et que l'ex-sorcier impérial continue à trouver sur son chemin les gogos qui ne lui ont pas fait défaut jusqu'ici.

\* \* \*

Simmons a découvert un moyen de faire fortune que beaucoup d'entre nous n'auraient pas imaginé. Il est vrai que tout le monde n'a pas à revendre d'aussi pompeux titres que le sien. J'excepte les présidents de nos sociétés de Vogelpik ; mais ceux-là ne céderaient pas leur gloire pour un empire... Faute de pouvoir vous enrichir selon la méthode de Simmons, pourquoi n'essayeriez-vous pas le système Levermore ?

M. Levermore est le grave secrétaire de la Société pour la Paix (de New-York), le père de cinq enfants et un ancien condisciple de Wilson. Nous ne savons pas ce que tous ces titres lui ont rapporté. Ce qui est certain, c'est qu'il vient de gagner cinquante mille dollars à exposer ses vues sur le moyen d'assurer la paix mondiale.

Un jour arriva de Hollande aux États-Unis un certain Monsieur Bok. Cet immigrant n'était pas riche. Sans cela il n'aurait pas été immigrant. Mais il devint riche. Comment ? Cela importe peu pour la suite du récit. Riche, et pacifiste en même temps, il lui prit la fantaisie de créer un prix. Un beau prix : de cent mille dollars. Et ce prix serait attribué à l'auteur du meilleur plan suivant lequel les États-Unis pourraient coopérer à l'établissement de la paix dans le monde. Ce prix ne serait pas accordé en une fois au gagnant ; celui-ci recevrait cinquante mille dollars lors de la proclamation des résultats, et cin-



quante mille le jour où son plan serait mis à exécution, — s'il l'était jamais. Enfin la sélection du projet devrait se faire par un jury composé de citoyens éminents.

Telle était l'idée de Monsieur Bok.

En juillet dernier il la livra à la publicité, et les fabricants de Paix se mirent à l'œuvre. Le jury, dont faisait partie M. Brand-Whitlock, eut à lire vingt-deux mille cent soixante-six réponses.

Vingt-deux mille cent-soixante-trois réponses furent écartées. Une fut proclamée élue. C'était celle de M. Levermore.

On s'imaginait peut-être qu'elle révélait un plan de pacification sensationnel et infaillible. Erreur. Elle ne faisait que reprendre des idées courantes : celle de l'adhésion des Etats-Unis à la Cour de Justice ; celle de sa participation à la Ligue des Nations comme Etat non-membre moyennant certaines réserves. C'est tout. Rien de renversant. Mais du coup on parla beaucoup de M. Levermore, on parla beaucoup de M. Bok, on parla beaucoup de la Paix. Et M. Bok désirait énormément que l'on parlât de la Paix.

Pendant ce temps M. Levermore encaissait ses cinquante mille dollars. Il est douteux qu'il voie jamais les cinquante mille autres.

\* \* \*

Doheny, Simmons et Levermore se sont enrichis de manière positive, en accumulant les dollars dans leurs coffres. Si le Congrès donne suite à la recommandation du président Coolidge, tous les contribuables américains s'enrichiront bientôt négativement, en conservant dans leurs cassettes le quart des dollars qui eussent dû normalement en sortir au profit du Trésor fédéral. En effet, le Président Coolidge vient de proposer une réduction d'impôts de vingt-cinq pour cent. C'est vraiment gentil.

Soit dit entre nous, je doute que notre gouvernement nous fasse jamais pareille largesse. Je suis tout aussi convaincu que ni vous ni moi ne nous enrichirons suivant l'une des trois méthodes qu'ont illustrées Doheny, Simmons et Levermore.

A quoi bon, alors, vous en avoir parlé ?

Vicomte CHARLES DU BUS DE WARNAFFE.



## Le rôle des Juifs

dans le

### Capitalisme moderne (1)

Quelles en furent les principales conséquences économiques et sociales ? Quels en furent les effets sur les destinées des peuples et sur la civilisation même ?

\* \* \*

A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, le centre de gravité de l'affairisme se trouva, non plus en des pays méditerranéens, mais dans le Nord-Ouest de l'Europe, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et en France.

On a souvent essayé d'expliquer ce phénomène par la découverte de l'Amérique.

M. le professeur Sombart refuse énergiquement de souscrire à cet avis.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, écrit-il, et aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>, le commerce

levantin continua d'être très actif. Pourquoi tant de villes italiennes, espagnoles et portugaises cessèrent-elles alors d'en retirer de grands profits ?

Plusieurs ports d'Espagne et de Portugal sont plus rapprochés des régions d'Outre-Atlantique qu'Anvers, Rotterdam, Hambourg, Londres ou Bordeaux. Et c'étaient des Espagnols et des Portugais qui avaient, les premiers, entrepris de coloniser là-bas. Il semble donc que la Péninsule Ibérique devait avoir la suprématie en ce nouveau trafic.

M. le professeur Sombart soutient, lui, que les Juifs furent les véritables auteurs de cet immense changement.

On les avait expulsés de l'Espagne en 1492, du Portugal en 1497, de Naples en 1540, de Gênes en 1550, etc.

On constata presque aussitôt l'essor économique des localités qu'ils avaient choisies pour refuges : Anvers (1), Amsterdam (2) Francfort-sur-Mein, Hambourg, Londres, Bordeaux, Marseille et Rouen.

Après avoir établi dans le Nord-Ouest de l'Europe les principaux centres de l'activité économique, les Juifs transformèrent les modes de travail en usage dans ces contrées depuis des siècles.

Nous l'avons rappelé précédemment, le Christianisme avait convaincu nos ancêtres de ces principes : Pour atteindre en ce monde les fins que Dieu lui assigne, l'homme a besoin de richesses. Il trouve en elles des moyens de sa subsistance et des moyens de son action. Il commettrait un crime s'il se sacrifiait à elles ou s'il leur sacrifiait ses semblables. Il doit se servir d'elles pour assurer ses propres destinées. En assurant ainsi ses propres destinées, il collabore aux desseins de Dieu sur l'Humanité. Il fait œuvre élevée, noble, providentielle, sublime.

Il en était résulté un ensemble de prescriptions et de défenses, de lois, d'institutions et de mœurs qui protégeaient l'individu contre ses propres cupidités et contre les cupidités d'autrui.

Les Juifs, eux, proclamèrent sans vergogne et sans répit, la primauté du gain, leur liberté de conquérir l'opulence, fût-ce aux mortels dépens des peuples dont ils étaient les hôtes.

Ils firent aux autres hommes d'affaires une concurrence implacable.

Afin de les évincer plus sûrement, ils se servirent d'une main-d'œuvre peu ou mal rétribuée.

Ils détruisirent l'atelier corporatif. Ils s'acharnèrent pour qu'on le remplaçât par la fabrique capitaliste.

Il est facile de deviner les rigueurs et les ravages de cette innovation.

Les ouvriers avaient travaillé jusqu'alors en petits groupes sous des chefs qui étaient issus du même sang qu'eux, qui avaient les mêmes mœurs, les mêmes goûts, les mêmes croyances, le même idéal et qui, pour toutes ces raisons, n'exerçaient leur pouvoir qu'avec certains tempéraments. Les ouvriers désor-

(1) Les Placards de 1532 et de 1549 interdirent aux Juifs le séjour dans la Métropole, mais sans succès. En 1550, cette interdiction fut renouvelée pour ceux qui n'étaient pas établis dans la ville depuis six années. Elle fut aussi vaine. Le nombre des Juifs devint bientôt très considérable. Ils prirent une part active aux luttes des Pays-Bas contre l'Espagne. Le professeur Sombart signale cette coïncidence : Anvers prospéra d'étonnante façon lors de l'arrivée des Juifs et commença de décliner à leur départ.

(2) Il y avait, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, des colonies juives dans beaucoup de villes hollandaises. Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, celle d'Amsterdam comptait 2400 personnes. Leur influence fut bientôt prépondérante. Ces Juifs parlaient d'Amsterdam comme d'une Nouvelle Jérusalem.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* des 8, 15 et 22 février 1924.



mais furent embrigadés parmi des centaines de prolétaires œuvrant sous le même toit. Ils devinrent chacun une infime partie d'un troupeau. Une discipline extérieure, distante, lointaine, froide, autocratique, despotique commença de peser sur eux. Il y eut encore une coopération, certes, mais une coopération toute mécanique, toute automatique, les ouvriers n'étant plus que des agents d'exécution, des manœuvres, des instruments de travail, sous le commandement des fils d'une autre race, orgueilleux et insatiables, exigeants et durs, colons résolus, véritables conquérants.

Pour ne pas être éliminés, les patrons indigènes durent, sans beaucoup tarder, se comporter de même.

Qui ne comprend combien cet état de choses fut pénible ?

Les Juifs eurent tôt fait d'acquiescer le monopole des grandes opérations bancaires et de réaliser l'internationalité de la vie financière. Ils purent ainsi acheminer vers les régions qui leur paraissaient les plus favorables les capitaux de tous les pays du monde. Ils se servirent maintes fois de cette puissance pour équiper par les ressources de tel ou tel pays des nations antagonistes de ces pays-là. Ils ont donc contrarié, et profondément, la prospérité normale de peuples entiers.

Les Juifs accaparèrent rapidement les plus utiles des matières premières.

M. H. Belloc qui les a examinés sans parti pris et qui s'exprime à leur sujet sans aucune détestation, reconnaît qu'une demi-douzaine d'entre eux sont à présent les maîtres de la plupart des métaux (H. BELLOC, *The Jews*, Constable et Co, Londres, p. 93). Par exemple, le Juif Gugenheim est maître sur le marché du cuivre, le Juif Rotschild sur le marché du nickel. Le Juif Samuel est en passe de dominer sur le marché du pétrole, etc., etc., Y a-t-il un moyen plus sûr de contrôler les activités industrielles de l'univers, de prélever d'énormes tributs sur les producteurs, d'arracher à des populations innombrables une grande partie de leurs bénéfices légitimes, bref, de dépouiller l'Humanité ? S'il est exact que divers parasitismes nuisent à la vitalité économique du monde moderne, il est exact aussi qu'il n'en existe pas de plus rui-neux et de plus redoutable que celui-là.

\* \* \*

Les Juifs exercent une influence décisive dans d'autres domaines encore que dans celui de l'affairisme proprement dit.

On s'accorde sur ce point, le Moyen Age fut une époque d'équilibre essentiel, sinon de quiétude. « Le monde matériel apparaissait à l'imagination comme aussi stable que limité, avec la voûte tournante et constellée de son ciel, sa terre immobile et son enfer. Il en était de même du monde moral. Les rapports des hommes entre eux étaient réglés par des prescriptions fixes sur la légitimité desquelles on n'avait aucun doute, quitte à les observer plus ou moins exactement. Personne ne songeait à protester contre la société où il était ou n'en rêvait une mieux construite ; mais tous voulaient qu'elle fût plus complètement ce qu'elle devait être » (G. PARIS, *La littérature française au Moyen Age*, Paris, 1909, p. 31).

Il ne convient pas de montrer complètement ici par quel ensemble de facteurs cette situation fut détruite. Qu'il nous suffise de rappeler que les méthodes, les finalités et l'*animus* du capitalisme moderne furent parmi les principales causes de cette destruction.

Les Juifs, en émancipant l'affairisme des disciplines qui l'avaient contenu jusqu'alors, provoquèrent une exploitation systématique et implacable du grand nombre par quelques-uns. Ils tendirent à concentrer en peu de mains — les leurs —

la richesse. Ils préparèrent le partage des humains en deux catégories, infiniment éloignées l'une de l'autre, et l'une dominant l'autre : des magnats et des prolétaires.

Les masses s'émurent bientôt et elles se préoccupèrent de conquérir un meilleur sort.

Les Juifs leur fournirent les chefs qu'elles ont sans doute le plus écoutés et le plus suivis. « Le Saint-Simonisme et le mysticisme industriel et financier de nos jours sont sortis pour une moitié du Judaïsme. Dans les mouvements révolutionnaires français, l'élément juif a joué un rôle capital » (E. DE LAVELEYE, *Le socialisme contemporain*, Paris, 1902, p. 49, note). « Les grands théoriciens et les grands agitateurs du socialisme furent des Juifs. Karl Marx et Lassalle furent des Juifs. Ce fut un Juif qui écrivit *Att Troll*. Ce fut un autre Juif qui écrivit *Les Mensonges conventionnels de notre civilisation* » (BARUCH HAGANI, *Le Sionisme politique*, Paris, 1917, p. 27). « Marx, ce descendant d'une lignée de rabbins et de docteurs, fut un talmudiste qui fit de la sociologie et qui appliqua ses qualités natives d'exégète à la critique de l'économie politique. Il fut animé de ce vieux matérialisme hébraïque qui rêva perpétuellement d'un paradis réalisé sur la terre et repoussa toujours la lointaine et problématique espérance d'un Eden après la mort ; mais il ne fut pas un logicien, il fut aussi un révolté, un agitateur, un âpre polémiste, et il prit le don du sarcasme et de l'invective là où Henri Heine l'avait pris : aux sources juives » (BERNARD LAZARE, *L'Antisémitisme*, Paris, 1894, p. 346). « Avant la guerre de 1914-1918, tout le Mouvement Socialiste, son état-major et sa direction, étaient juifs » (H. BELLOC, *The Jews*, p. 53). On ne se tromperait certes pas en affirmant que les Juifs ont renforcé depuis cette emprise.

Les fils d'Israël agissaient-ils ainsi par calcul, par souci de leurs intérêts propres ?

Bernard Lazare, qui était Juif, l'a laissé entendre sans détours : « Groupés autour du Saint-Simonisme, écrivait-il, les Juifs achevèrent la révolution économique dont 1789 avait été une étape. Pendant la seconde période révolutionnaire, celle qui part de 1830, ils montrèrent plus d'ardeur encore que pendant la première. Ils y étaient d'ailleurs directement intéressés, car dans la plupart des États de l'Europe, ils ne jouissaient pas encore de la plénitude de leurs droits. Ceux-là même d'entre eux qui n'étaient pas révolutionnaires par raisonnement et par tempérament le furent par intérêt ; en travaillant pour le triomphe du libéralisme, ils travaillaient pour eux. Il est hors de doute que, par leur or, par leur énergie, par leur talent, ils soutinrent et secondèrent la révolution européenne. Durant ces années, leurs banquiers, leurs industriels, leurs poètes, leurs écrivains, leurs tribuns, quoique mus par des idées bien différentes, concoururent au même but » (BERNARD LAZARE : *L'Antisémitisme*, pp. 341-342).

Il est vraisemblable qu'en maintes circonstances, des Juifs s'efforcèrent aussi de soumettre à leur influence et à leurs ordres les masses ouvrières, afin qu'elles ne s'attaquassent pas au Capitalisme juif.

Mais si intéressant, si important que soit ce problème des intentions, ne nous y attardons pas. Et empressons-nous d'observer que les chefs du socialisme contemporain imprégnèrent profondément leurs systèmes et leurs disciplines d'une mentalité qui, loin de contrecarrer les entreprises d'Israël, était de nature à les faciliter beaucoup.

En vertu même du marxisme orthodoxe, l'homme doit faire partie d'un troupeau, il doit s'agréger dans une collectivité, il doit y perdre sa personnalité. Il n'est pas émancipé. Il n'échappe à la mécanisation de l'atelier capitaliste que pour



subir la mécanisation de l'atelier étatique. Le sentiment de sa dignité achève de disparaître. Ses notions du Droit s'évanouissent. Son élan est brisé. Il devient « un être dont la timidité et l'effacement pratiques n'ont d'égaux que la hardiesse abstraite et spéculative ».

On nous excusera que nous insistions à ce propos, car ce débat est capital.

Que fallait-il, demandait un jour Édouard Berth conformément aux enseignements de Georges Sorel, que fallait-il pour que la fabrique perdît son caractère capitaliste et prit un caractère socialiste ? « Il fallait, répondait-il, il fallait que la volonté du capitaliste qui est extérieure aux travailleurs fût en quelque sorte résorbée dans les travailleurs ; il fallait que l'âme de l'atelier qui n'avait été que la volonté du maître, descendît dans le corps des travailleurs et les animât ; il fallait que cette discipline extérieure, autocratique et militaire à laquelle le capitaliste dut soumettre de force les ouvriers se transformât en une discipline intérieure, libre et consentie. Mais les marxistes orthodoxes ne l'entendent pas ainsi. Ils ne veulent que transférer les travailleurs de l'atelier capitaliste dans l'atelier étatique. Le passage du mécanisme à l'organisme ne s'accomplit pas. Il n'y a que passage d'un mécanisme dans un autre mécanisme. Il y a transplantation mécanique, extérieure, matérielle, mais il n'y a pas transformation intérieure, profonde et spirituelle. » On trouvera le développement de ces idées dans *Les méfaits des intellectuels* (Paris, Rivière, 1914, pp. 87 et sq.). D'où il est aisé de conclure que le Juif K. Marx n'a pas rendu aux prolétaires les services dont ses sectateurs le louent si hautement. Il les a acheminés vers des concepts d'esclaves. Il les a préparés à une caporalisation totale, à un asservissement absolu. Caporalisation par leur État. Asservissement vis-à-vis de leur État. Mais si les chefs d'Israël étaient en même temps maîtres des États ? Qui ne voit à quelle subordination et à quelle exploitation ces théories condamneraient les peuples ?...

\* \* \*

Nous l'avons noté précédemment, les Juifs eurent très tôt une grande autorité sur différents États.

Ils furent les principaux fournisseurs des armées. Ils prêtèrent de grosses sommes aux princes dans l'impécuniosité. Cosmopolites et, par là même, facilement polyglottes, ils furent souvent agréés comme négociateurs et comme diplomates. Ils poursuivaient la destruction des organismes corporatifs, dont maints souverains jalouaient ou redoutaient la puissance. Il n'est donc pas très surprenant que tant de dynastes aient été des alliés d'Israël.

Les Juifs s'attachèrent néanmoins à vivre dans les apparences de l'apoltiticité, de la neutralité vis-à-vis des dirigeants de la nation et vis-à-vis de leurs adversaires. Ils purent ainsi, malgré les changements de majorité et les changements de régimes, avoir des rapports très utiles avec les partis les plus différents ou les dynasties les plus opposées. En d'autres termes, au milieu de citoyens qui ne participaient au pouvoir que d'une manière intermittente, que par à-coups, ils en profitèrent, eux, de façon régulière et constante.

Dans ces conditions, les Juifs devaient naturellement souhaiter que les gouvernements fussent fort instables et que nous fussions non seulement divisés, mais tournés les uns contre les autres. Israël par sa permanence et sa solidarité obtiendrait alors la certitude de dominer.

Nous avons signalé déjà que l'État Moderne correspond au tempérament politique des Juifs.

Il est aussi celui qui favorise le plus leurs intérêts.

L'État Moderne, en effet, refuse de considérer les hommes tels que les fit l'histoire de leur nation. Il prétend ne voir en eux que des citoyens dépouillés de toutes leurs caractéristiques, semblables par conséquent aux citoyens d'autres pays et formant avec eux la Grande Humanité dont ils ne sont que des spécimens dépourvus de toute originalité foncière et irréductible. Quelle niaiserie et quelle iniquité ! Nous sommes Belges depuis des siècles. Nous avons, des gens de chez nous, les traits généraux de la conformation physique et de la nature morale. Nous éprouvons les mêmes émotions essentielles que nos pères. Nous pensons d'après les mêmes idées. Nous faisons les mêmes rêves. Nous nous enchantons des mêmes arts. Et nous poursuivons les mêmes destinées. Comment peut-on nous confondre avec des Asiatiques qui ne ressemblent à nous ni par le visage, ni par le sang, ni par l'esprit, ni par la passion, ni par les goûts, ni par les convoitises et les ambitions ? Grâce à nous-mêmes et à ceux qui vécurent avant nous sur notre sol, la patrie fut appropriée, aménagée, équipée, défendue, ornée, embellie et sans cesse célébrée. Dons infinis, sacrifices incalculables d'or, d'énergies, de vaillances, d'intelligences, d'imaginations et d'amours ! La plupart des Juifs ne sont venus dans notre pays que depuis peu de temps, depuis quelques lustres, depuis quelques années ou depuis moins encore. Ils n'ont sur les biens de la communauté qu'une hypothèque insignifiante si on la compare à la nôtre. Ils ne peuvent donc revendiquer justement un statut identique au nôtre. Ils ne sont point nos égaux. Ils sont nos débiteurs. Et nous devons avoir dans notre nation de grands privilèges.

La Déclaration des Droits de l'Homme a fait fi de tout cela. Il n'est pas étonnant que des Juifs en furent les hérauts, sinon les inspireurs.

L'Ancien Régime en n'accordant aux fils d'Israël qu'une demi-citoyenneté nous protégeait quelque peu de leur domination. Possédant désormais des droits civils pareils aux nôtres, détenteurs de richesses plus considérables que les nôtres, ayant des alliés actifs et puissants par tout l'univers, constituant un groupe très discipliné et très énergique parmi nous qui sommes désunis et faiblards, maîtres de soutenir ou d'ébranler le crédit public, maîtres aussi des denrées indispensables pour qu'un peuple combatte et vaille (1), les Juifs étaient sûrs d'orénavant de commander à notre État et, par notre État, de nous commander à nous-mêmes.

C'est au régime démocratique que vont leurs préférences.

Pour des raisons d'intérêt : « Le plus souvent, comme l'écrivait récemment M. E. Marsan, cette emphatique investiture du nombre n'est qu'une fiction, à l'abri de laquelle des pouvoirs réels et privés, parvenant à tout diriger à force d'argent et de prestiges, usurpent tout sans se charger d'aucune responsabilité » (Préface de *l'Enquête sur le problème Juif*, par R. GROOS. Paris, 1924, p. 7).

Pour des raisons d'idéologie aussi : le Messianisme juif n'est plus que la mystique du progrès démocratique, la mystique de la perfectibilité indéfinie de l'Humanité.

\* \* \*

Il serait invraisemblable que la puissance juive n'eût pas d'effet sur la politique mondiale.

(1) « Il existe un contrôle complet sur des choses absolument nécessaires à la survie des nations. Il appartient à une demi-douzaine de Juifs qui sont tout à fait indifférents à l'idée que ce soit tel ou tel peuple qui sorte victorieux de la lutte. » H. BELLAC, *The Jews*, p. 93.



On peut considérer comme certain que l'Angleterre est à présent le principal de ses instruments diplomatiques.

Israël est naturellement cosmopolite. L'Angleterre, à cause de l'Empire, agit aussi sur tous les points du globe. Ces deux internationalités doivent finir par collaborer ou par se combattre.

Pourquoi se combattraient-elles ? Elles ont des raisons pressantes de collaborer.

En collaborant, elles se rendent service l'une à l'autre. Si elles se combattaient, elles se feraient mutuellement de profondes blessures.

La Bourse de Londres est la capitale de la Haute Finance Juive. Par elle, les richesses des deux peuples se sont en quelque sorte agglomérées.

Dans les classes supérieures au moins, il y a fusion d'Israël et de l'Angleterre. M. H. Belloc déclarait ici même le 29 février que « dans les grandes familles anglaises, les mariages avec des Juifs sont devenus une chose si commune, ou même si nécessaire, que presque toutes ont maintenant du sang juif dans les veines ».

Enfin, le Judaïsme et le Puritanisme ont eu, au cours des siècles, l'un pour l'autre la plus grande bienveillance.

Ils éprouvaient tous deux une vive animosité contre le Catholicisme, et ils se concertaient pour le persécuter.

Les premiers des Puritains furent des admirateurs fanatiques du Judaïsme. Ils baptisèrent leurs enfants des noms des patriarches et des guerriers juifs. Ils transformèrent la fête hebdomadaire que l'Église a consacrée au souvenir de la Résurrection de Notre-Seigneur en un sabbat juif. Ils cherchèrent des principes de jurisprudence et des préceptes de leur vie publique et privée chez les Juifs. Ils calquèrent leurs vêtements, leurs allures, leur langage, leurs amusements sur ceux des Juifs.

Le Puritanisme eut parmi ses plus ardents prosélytes un Juif né en Portugal et rabbin en Hollande, Manassé ben Israël.

Les doctrines essentielles, l'esprit même du Puritanisme et du Judaïsme étaient singulièrement pareils. Le Judaïsme était une religion contractuelle et en quelque sorte commercialisée. Le Puritanisme était un traité du même type avec la Divinité, qu'il faut observer en dépit de tout, avec une inébranlable rigidité, depuis la première syllabe jusqu'à la dernière lettre. (Cf. les ouvrages de Dow, de Wolff, de Hyanison, de Graetz, de Macaulay, etc.)

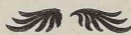
On peut conclure qu'il y a association constante, alliance étroite, union intime de l'Angleterre avec Israël.

L'Angleterre en a tiré d'immenses profits : un concours financier d'une énorme puissance ; des renseignements exacts sur les ressources des autres pays, sur leurs visées, leurs atouts et leurs faiblesses ; une influence considérable dans la plupart des milieux révolutionnaires, dans les Loges, les parlements et la presse ; des moyens d'action au sein même des États étrangers, bref, les plus grands chances de succès économique et de succès politique.

En même temps les Juifs ont utilisé, pour leur propre cause, le formidable pouvoir de l'Angleterre parmi les peuples.

On s'est parfois demandé avec surprise pourquoi les Anglais n'adhèrent pas puissamment à l'antisémitisme. Les lignes qui précèdent l'expliquent, nous semble-t-il, à suffisance.

NORBERT WALLEZ,  
Professeur à l'École Supérieure  
Commerciale et Consulaire de Mons.



## Ceux que mes yeux ont vus : Mimiche

(Suite).

Si, comme Mimiche, les membres de l'Association Wallonne du Personnel de l'Etat avaient eu la chance d'être élevés par une nurse bilingue, ils ne feraient pas tant de pétard dans leurs meetings et leur journal, la *Défense Wallonne*. Mimiche n'a pas encore quatre ans et, déjà, il pratique le bilinguisme, converse avec Nana dans la langue de Shakespeare et, avec tout le monde, dans celle de Bossuet.

Or, vous le savez, lecteur, Bossuet n'est plus seul à exprimer les choses de manière parfaite, et nos collégiens d'aujourd'hui connaissent certaines tournures ignorées de lui, qui rendent parfaitement ce qu'ils ont à dire. Ce sont ces expressions violentes qui entrent les premières dans les oreilles des petits enfants, et c'est à elles que Mimiche recourt de préférence pour traduire les sentiments de son âme explosive. Il s'en approvisionne auprès de ses frères dans le temps des vacances. Plus tard, évidemment, Mimiche aura des professeurs diplômés pour lui apprendre à mieux traduire ses pensées ; il présentera, par lettre, l'expression de sa considération distinguée à des coquins parfaitement déconsidérés ; il dira : « Quel plaisir de vous revoir, cher ami ! » à un visiteur qu'il regrettera de n'avoir pu envoyer à tous les diables ; il sera abonné à la *Revue Générale* et, si il découpe ce beau périodique, rencontrera à chaque page, les éléments d'un langage châtié et de tout point désinfecté.

En attendant, Michel se révèle mal embouché quand, par exemple, on le urlupine dans ses plus légitimes attachements. Ses frères ont imaginé de lui faire craindre qu'il n'ait mérité, par sa mauvaise conduite, de perdre sa nurse actuelle et qu'une Anglaise, longue, décharnée et dure, ne vienne la remplacer auprès de lui.

— Je crois qu'elle a pris le bateau, dit l'un d'eux.

— Qui a pris le bateau ? interroge Mimiche.

— La nouvelle Nana ! Elle a pris le bateau en Angleterre et elle va arriver pour soigner Michel.

— Ça, je ne veux pas ; je ne veux pas une nouvelle Nana. Je m'en fiche de la nouvelle Nana. Je l'aime, cette Nana-ci. La nouvelle Nana est embêtante. Je m'en fiche. »

Et Mimiche s'accroche à sa nurse, inquiet et tendre, jusqu'à ce qu'elle lui ait promis de ne le quitter jamais.

Ce petit garçon a bien raison d'être fidèle. Est-il, pour lui, meilleur parti ? incapable de se chauffer lui-même, il ne risque pas, évidemment, d'être abandonné et de devoir courir nu-pieds dans le parc. Mais, satisfait de ce qu'il a, pourquoi se laisserait-il pousser dans des aventures où il serait peut-être moins bien servi ?

Il s'en tient donc à sa Nana.

C'est elle qui le nourrit, l'haïlle, le lave, le peigne, le purge, le mène au bain et ailleurs, le couche, le lève et l'assied, l'endort, l'éveille et le badigeonne, suivant les besoins, d'eau de Cologne ou de teinture d'iode. Si Michel résiste de quelque façon, s'il veut sauter l'une quelconque de ces opérations nécessaires par des cris, des pleurs, trop de passivité, voire des efforts en sens contraire : il est averti, réprimandé, menacé, boussulé, puni et finalement dompté. Sinon, il est entendu, en anglais, que *Michel* est un *good boy*, qu'il est sage, que le petit Jésus est content, que saint Nicolas viendra et que Madame Saque ne viendra pas.

Au fur et à mesure que son élève a grandi, les exigences de Nana sont devenues plus serrées et le programme du *good boy* s'est augmenté.

Jadis, Mimiche était *good boy* à peu de frais. Pour peu qu'il se laissât torcher sans hurler, pour peu qu'il ouvrit la bouche quand on lui présentait la becquée, il était irréprochable, comme nous avons vu. Mais, à présent, on lui a enseigné qu'il doit toujours avoir son mouchoir de poche et non pas le semer dans le corridor ; que son nez doit être propre et que ce n'est pas en y fourrant les doigts qu'on le nettoie ; qu'il lui faut avaler sa viande, une fois machée, et ne pas la garder, comme un dépôt, en boulette, sous sa joue ; qu'il est tenu de s'essuyer la bouche avant de boire, de ne pas étaler ses ongles sur la table, de n'interpeller personne durant les repas, de se tenir à la rampe pour monter les escaliers et de ne jamais tirer de son corps aucune sonorité



inconveniente. Il lui a été aussi recommandé de ne plus remorquer les chiens par la queue ou les oreilles et de ne pas se faire traîner lui-même sur le dos par aucun de ses frères. Comme Norman-Crac a failli le mordre, Mimiche y fini par laisser les chiens tranquilles, et voici qu'il commence à comprendre que c'est Fanie, avec une brosse, et non pas lui, avec ses culottes fraîches, qui a la charge de cirer le parquet. Décidément, ce jeune garçon s'achemine à réaliser de plus en plus la définition du *good boy* et à contracter les habitudes, attitudes, préjugés et belles manières de notre civilisation occidentale.

\* \* \*

Je n'ai pas encore parlé de son éducation religieuse. Elle ne laisse rien à désirer et se poursuit méthodiquement sous la direction de sa maman. Mimiche y met une bonne volonté qui doit faire plaisir aux anges. Il n'est jamais en retard pour me servir la messe, somme tant qu'il faut aux moments prescrits par les rubriques et renseignés par son grand-père, présente avec respect les burettes et le plateau, répond aux prières françaises ordonnées par Léon XIII, et, dans les intervalles, tâche de ne pas trop se retourner, de joindre les mains et de ne point s'asseoir sur les talons.

Sa prière favorite est celle-ci : « Petit Jésus, bénis-se Papa, Maman, Bon-Papa, Bonne-Maman, mes oncles et tantes, mes frères et tous ceux que *luime*. Ainsi soit-il. »

Dans la récitation du *Notre Père*, il s'interrompt pour me demander : Le pain quotidien, c'est le pain qu'est sur la table ?

— Oui, Michel, continue !

— ... pardonnez-nous nos offenses, dis-moi, qu'est-ce que c'est ?

Dis-moi, mon *Chapaw*.

— C'est pour que tu obéisses mieux à ta maman et à Nana. Recommence ! On ne doit pas s'arrêter dans les prières.

Et Mimiche recommence, avec, dix fois, au cours de son *Pater*, la tentation de me demander des explications et de me donner des commentaires.

Le *Credo*, nous ne parvenons jamais à en sortir.

— ... Est descendu aux *Enfârs*. »

Il n'aboutit pas l'éternité des peines et me fait, à ce sujet, les objections souvent et admirablement développées par l'*Indépendance Belge* et la *Gazette de Charleroi*.

— J'ouvrirai la porte, me dit-il.

— La porte de l'enfer ne s'ouvre pas, Michel.

— Et si je trouve la clef ?

— Il n'y a aucune clef qui va sur cette porte là.

— Et si je suis sage ?

— En enfer, Mimiche ?

— Non, maintenant.

— Alors, c'est clair, tu n'iras pas en enfer.

— Je vais te laisser travailler ; ouvre moi la porte. Au revoir, mon *Chapaw* !

— Au revoir, Mimiche »

Et fatigué d'avoir tant réfléchi, Michel me quitte pour rentrer chez lui.

Je me remets à écrire, et j'observe comme cette façon de tourner court au sein des discussions sérieuses rappelle les procédés dialectiques d'Anatole France et des francs-maçons bruxellois. C'est la même impuissance à abstraire et le même découragement subit dans l'enquête.

« Ouvre moi la porte, mon *Chapaw* ! »

\* \* \*

Je vais partir. Je fais des apprêts. Michel, qui est partout, m'a vu préparer ma valise :

— *Où que t'est tu vas ?*

— Qu'est-ce que tu racontes-là, Michel ?

— *Où que tu vas*, je demande.

— A Liège.

— Quoi faire à Liège ?

— Prêcher. Laisse-moi préparer ma valise, Mimiche.

— Quoi faire à Liège ? insiste-t-il.

— A Liège ; tu sais bien, Michel ; où est le père Lekeux.

C'est très bien porté, depuis le succès de son livre, de sembler connaître le père Lekeux. On ne rencontre pas un fantassin qui n'ait pas tiré le canon sous ses ordres durant la guerre : pas un général qui ne lui ait mille fois tapé familièrement sur le ventre.

Mimiche connaît réellement le père Lekeux. Il l'a vu plusieurs fois, lui a même donné un *his* et en a reçu deux belles images. Et lorsqu'il est question, devant lui, de l'auteur des *Cloîtres dans la tempête*, Michel intervient pour déclarer :

— Moi, je *luime* le père Lekeux.

— ... Où qu'il reste le père Lekeux ?

— Mais, à Liège, Michel.

— Non, Pas ça ! Dans quelle maison ?

— ...

— Dans quelle maison, dis à moi, mon *chapaw*.

— Il reste dans un convent, une grande maison avec une église et beaucoup de chaumbres,

— Avec sa Nana ?

— Mais, non Mimiche. Il n'y a que les petits garçons qui ont une Nana. Le père Lekeux n'a plus besoin de ça.

— Et qui brosse sa tête ?

— Lui-même. Toi aussi, quand tu seras grand, si tu as encore des cheveux.

— Et qui fait son lit ?

— Lui-même !

— Et de l'autre côté ?

— ...

— De l'autre côté de son lit ; pour faire son lit ?

Mimiche n'a jamais vu faire un lit sans qu'il y eût deux servantes simultanément occupées à cette besogne. Je lui explique, qu'à Liège, dans sa chambre, quand il fait son lit, le père Lekeux y réussit parfaitement sans le secours de qui que ce soit. Cette explication le rend un moment silencieux. Mais, voici qu'il projette de m'accompagner.

— C'est impossible ! Et puis ta maman ne veut pas.

Il court demander l'autorisation. Elle lui a été accordée, m'assure-t-il.

— D'ailleurs, tu n'es pas prêt ; tu n'as ni valise, ni chapeau. Pas cette fois-ci !

Quelques minutes après, le bonhomme reparait, sans son tablier, coiffé, guêtré, un ours sous le bras, traînant une valise de carton où je distingue un fusil, un petit chat, une balle et des cubes de construction. ...

— Écoute, Michel. Il pleut, c'est impossible.

— Ça ne *fa* rien !

— Et ton bain ? Qui te le donnera ? Et il n'y a pas de baignoire où je vais.

Michel va demander à Fanie d'envelopper sa baignoire dans du papier gris, et, comme je lui ai aussi parlé de la neige et du froid qui règnent là-bas, j'entends, en me sauvant dans l'es-alier, Mimiche réclamer le chauffage central pour l'emporter à Liège. ...

OMER ENGLEBERT.



## A propos de la conférence de M. Paléologue

Il est bien difficile pour un Russe de dire autre chose que du bien, beaucoup de bien — de l'éloquente conférence de M. Maurice Paléologue, ancien ambassadeur de France à Petrograd, sur « L'Avenir de la Russie ».

Je veux donc tout d'abord remercier bien vivement l'auteur de la vive sympathie à l'égard de la Russie dont sa conférence était imprégnée. M. Paléologue n'est évidemment pas de ceux qui frappent celui qui est par terre. Qualité plus rare de nos jours qu'on ne pourrait le croire de prime abord !

Autres côtés positifs de la conférence à relever : la netteté avec laquelle M. Paléologue a émis ses pronostics ; la vigueur avec laquelle il a stigmatisé les despotes rouges. Au lendemain du jour où les Mac Donald et les Mussolini ont donné au bolchévisme l'investiture officielle ; à la veille du jour où ce détestable exemple va, sans aucun doute, être suivi par d'autres pays et d'autres gouvernements, on doit doublement applaudir à pareille vigueur.



Ici M. Paléologue n'a pas été diplomate ; et en traçant ces mots, c'est à la louange de l'éminent auteur de *La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre*, que je le trace !

Est-ce à dire que je fais miennes toutes les conclusions ? Hélas ! non ! Et si je dis « hélas », c'est parce que, notamment, quant à la durée du régime soviétique, M. Paléologue a été d'un optimisme tout particulièrement réconfortant.

Il n'a pas cité de dates ; mais il a donné à entendre que ce régime, qui est « fort » — il le reconnaît — mais qui n'est pas « solide », est condamné à disparaître très prochainement.

Un de ces arguments tout au moins qu'il a cités en faveur de cette hypothèse éminemment attrayante, je n'en disconviens pas, m'a semblé, je l'avoue, bien peu probant.

« N'ai-je pas vu », s'est-il écrié, « crouler en quelques jours, en quelques heures, toute la puissante armature de la Russie impériale, qui avait pourtant duré des siècles ? »

Oui, Monsieur l'Ambassadeur. Mais cette Russie impériale, aux mains de qui était-elle en la néfaste année 1917 ? Et quels sont les hommes qui mènent la Russie bolchéviste ?... Comparez et jugez.

Le régime Impérial a été perdu parce qu'il s'incarnait en 1917 en des nullités, deux millions de paysans, cent trente millions d'ouvriers, et moins de quatre cent mille communistes, qui sont censés être haïs par l'immense majorité. Je répondrai à cela.

Feu Lénine, en particulier, est un épouvantable criminel, mais au point de vue de l'intelligence, de la ténacité, de l'énergie, c'est un second Pierre-le-Grand. A rebours, il est vrai.

Bien des acolythes de feu Lénine ont peu à lui envier en force de volonté, en énergie indomptable, en opiniâtreté...

Et en manque de scrupules ? Certes ! Mais n'est-ce pas une force quelquefois ? souvent ?!

M. Paléologue a reconnu du reste lui-même certaines qualités aux maîtres de la Russie actuelle. Il a même rappelé Marhiavel et ses détestables préceptes en ajoutant que les dirigeants bolchévistes pouvaient à bon droit passer pour se les être assez bien assimilés. D'autre part, il a beaucoup insisté sur certains chiffres. Il y a, a-t-il dit, dans la Russie actuelle, deux millions de paysans, cent trente millions d'ouvriers, et moins de quatre cent mille communistes, qui sont censés être haïs par l'immense majorité. Je répondrai à cela.

Que les quatre cent mille communistes en question sont dévoués corps et âme au régime existant, qu'ils ont tout intérêt à soutenir. Que ce n'est pas là une force méprisable. Surtout quand il a été prélevé sur ces quatre cent mille communistes avec adjonction de Chinois, de Lettons, de Mongols, etc., une force armée de cent cinquante mille hommes, dite « Corps de destination spéciale », désigné en russe par l'abréviation *ichon* : véritables troupes d'élite, véritable garde prétorienne, ayant les meilleures raisons du monde pour défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang le régime qui les nourrit et les paie.

Pour moi, ces cent cinquante mille hommes de sac et de corde, les uns blancs, les autres jaunes, ces cent cinquante mille diables, doublés d'une quantité innombrable, inimaginable d'espions de la *Tcheka* aux écoutes, aux aguets partout, valent bien — ou presque — la masse inerte, amorphe, éminemment passive des hypothétiques cent trente millions de moujiks, lesquels peuvent ne pas aimer les communistes outre mesure, mais n'ont aucune raison de leur en vouloir, particulièrement depuis que le bolchévisme a capitulé tout au moins en pratique sur la question de la socialisation du sol et laisse les paysans jouir à titre de propriété quasi-individuelle de la terre qu'ils ont prise naguère aux propriétaires légitimes.

« Le Bolchévisme », affirme M. Paléologue, « n'a pas de racines dans le peuple russe ». Raison de plus, selon l'ancien ambassadeur, pour croire à son peu de solidité.

Je suis malheureusement d'un avis exactement opposé. Pour moi le Bolchévisme est par certains côtés un produit très russe. La haine des classes qu'il préche correspond certainement à un sentiment très répandu dans les couches profondes de la population russe. En dévalisant propriétaires fonciers et « bourgeois », il a indubitablement comblé les vœux les plus chers de millions d'hommes. C'est justement parce que par certains côtés le bolchévisme s'accorde assez, sinon très bien, avec les aspirations et les appétits des masses populaires moscovites, qu'il est si difficile à extirper, si vivace, qu'il a surmonté tant d'obstacles, triomphé de tant de crises.

C'est pour cela qu'il continuera, je le crains, à exister longtemps encore, hélas !

\* \* \*

A la fin de sa conférence, M. Paléologue a parlé des rançunes que le rôle joué dans le mouvement bolchéviste par les Juifs accumule de plus en plus en Russie dans des millions de cœurs humains ; et de l'explosion formidable que ces rançunes provoqueront un jour, une fois la tyrannie rouge renversée. Explosion qui prendra naturellement la forme de massacres, de pogroms.

Le diagnostic est juste. Et le pronostic exact. Si le bolchévisme tombe le sang juif coulera à flots. Non que les masses aient eu particulièrement à se plaindre d'Israël comme tel. Mais parce qu'insincèrement elles se rendent compte que c'est là que sera le *locus minoris resistentiae* pour leurs appétits et vellétés pogromistes. Rien de plus, rien de moins.

Mais étant donné la solidarité admirable des Juifs de partout, M. Paléologue ne pense-t-il pas que la perspective, que l'appréhension — très légitime et très naturelle — de ce pogrom pan-russe pousseront justement Israël, et spécialement la haute finance israéliélite, à s'employer à un moment donné à empêcher ce qui pourrait provoquer le pogrom en question ? Et comment l'empêcheraient-ils sinon en soutenant le régime soviétique ?

Et voilà comment l'antisémitisme militant peut sans le vouloir faire les affaires du bolchévisme russe...

\* \* \*

Où il est bien difficile de ne pas être pleinement d'accord avec l'ancien ambassadeur, c'est quand il affirme que les cent trente millions de moujiks se montreront « d'une intransigeance irréductible » sur le chapitre agraire ; et que les terres seigneuriales dont ils se sont saisis, il faudra les leur laisser de toute façon. Il les a montrés du reste prêts à indemniser dans une certaine mesure les propriétaires.

A cela, je le répète, rien à redire. La solution est antipathique parce que sanctionnant le rapt et le vol, mais elle est la seule raisonnable. Il est regrettable qu'elle n'ait pas été proclamée lorsque des armées antibolchévistes foulaient encore le sol russe, notamment lorsque Denikine marchait sur Toula et que Youndénitch était aux portes de Petrograd. Il est peut-être un peu tard maintenant !

\* \* \*

La conférence de M. Paléologue est émaillée d'épisodes, d'incidents qu'il a relatés avec le même talent que le reste et dont je veux dire quelques mots. Il y a l'épisode du communiste mort que les moujiks refusèrent d'inhumer dans leur cimetière ; celui de la lettre du commerçant juif d'Ekaterinoslaw ; celui du fantôme d'Ivan-le-Terrible ; d'autres encore.

Ces incidents résistent-ils véritablement à la vie actuelle ? Donnent-ils la note moyenne (la seule importante ici) ? Constituent-ils véritablement si j'ose dire, autant de petits microcosmes où est venue se condenser la triste actualité d'aujourd'hui ? Ou ne représentent-ils, somme toute que de simples faits divers disparates faisant pendant à d'autres faits d'un caractère opposé ? *That is the question.*

J'incline, je l'avoue, à cette dernière hypothèse, car je me garde surtout d'un optimisme exagéré, lequel a déjà fait un tort immense à la cause anti-bolchéviste.

Cet optimisme a empêché naguère le général Denikine de s'entendre avec l'Hetman Skoropadsky, ce qui eût pu porter le coup de grâce au bolchévisme moscovite dès 1918.

Il a poussé les Koltchak, les Sazonow à s'obstiner dans la non-reconnaissance de l'indépendance finlandaise, alors que cette reconnaissance au moment où un ancien général russe comme Mannerheim était à la tête de l'Etat finlandais, amenait l'intervention armée du « pays des mille lacs », et l'occupation de Petrograd : fait de portée immense et à conséquences incalculables. Etc., etc.

Ne tombons pas dans l'excès contraire : soit. Mais gardons tout notre scepticisme.

Gardons-le en particulier quant aux conclusions à tirer des chiffres alignés par M. Paléologue et mettant en relief les ruines accumulées par le bolchévisme dans le domaine économique. Les chiffres peuvent être exacts ; ils le sont très probablement. Mais il ne s'en suit pas encore qu'ils doivent immédiatement mener à un chaos dans lequel le bolchévisme sombrera et d'où sortira une Russie nouvelle. Le peuple russe sait s'accommoder de privations, d'un régime d'existence qu'on ne retrouvera pas facilement ailleurs ; de même qu'il est arrivé à l'armée russe de se battre et de tenir dans des conditions où mainte autre armée



se fût très probablement volatilisée. Le peuple russe est extrêmement *endurant* ; c'est généralement une qualité ; c'est en l'espèce un défaut, car c'est un gage de durée pour l'ordre des choses qui provoque et nécessite une fois de plus cette endurance : donc pour le bolchévisme.

\* \* \*

Un mot pour finir : quels que soient les intérêts réels ou seulement supposés de certaines autres Puissances, il est indubitable en tous cas que la patrie de M. Paléologue aurait le plus grand intérêt à voir les

Soviets disparaître. Ils ont débuté sur la scène internationale en faisant très consciencieusement les affaires de l'Allemagne ; ils resteront tant qu'ils dureront inféodés à Berlin. On voudrait que cette considération prévalût sur des calculs économiques et commerciaux, d'ailleurs passablement aléatoires et retardât le plus possible une reconnaissance des Soviets sur les bords de la Seine, reconnaissance qui, dans tous les cas, leur insufflerait une vigueur et une vie nouvelle.

Comte PEROVSKY.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Le Centenaire du Cardinal Mermillod

Genève et Fribourg s'apprentent à célébrer le centenaire de la naissance du Cardinal Mermillod que ramène cette année 1924, à la date du 22 septembre, la France s'est déjà associée à cette commémoration par divers articles de revues, la Belgique où l'illustre apôtre de la Suisse contemporaine a laissé tant de souvenirs, n'y peut rester indifférente. En attendant que des voix plus autorisées s'élèvent, la *Revue* est heureuse de signaler cet événement à l'attention sympathique de ses lecteurs.

C'est, je crois, au premier Congrès de Malines (1822 août 1863) que l'abbé Mermillod, alors Recteur de Notre Dame à Genève, mais évêque dès l'année suivante, parut publiquement pour la première fois en Belgique ; il se signala par plusieurs interventions dans les Sections, et clôtura les travaux de la grande Assemblée par un discours prononcé à Saint Rombaut, sur l'*Unité des Eglises chrétiennes*. Il ne démentit pas la réputation dont il était précédé, il avait au cœur la flamme de l'apôtre, sur les lèvres une parole enchanteresse. On savait qu'il avait été activement mêlé au mouvement du *Sonderbund*, qu'il avait attaché, au nom de la liberté, l'autorisation de construire à Genève une nouvelle église et fait rentrer triomphante Notre Dame, victorieuse de toutes les hérésies, dans la cité de Calvin, qu'il avait sillonné toute la France en quêteur éloquent et que son irrésistible séduction avait dérivé vers lui un fleuve de générosités. On savait aussi que, grand prédicateur, réclamé par toutes les chaires, pour les ministères les plus variés, disputé par les retraites ecclésiastiques à l'évangélisation des gens du monde, il était grand convertisseur et avait capturé dans ses filets la moitié des calvinistes genevois.

Dès cette première prise de contact avec la Belgique, son succès fut très vif ; il devait être plus éclatant encore quand il nous revint, dix ou douze ans plus tard, proscrit par les proconsuls de Genève.

Qui donc eût deviné sous sa distinction princière et sa naturelle élégance l'humble fils d'un boulanger aubergiste de Carouge ? Qui donc, à le voir jouissant d'une santé à toute épreuve, se dépenser sans compter, multiplier les voyages et les prédications en tout lieu, eût imaginé qu'il faillit mourir en naissant et qu'il fallut, tant il était frêle et minuscule, l'envelopper d'ouate avant de le coucher dans son berceau ?

De sa modeste origine, de l'expérience, de la pauvreté vécue au foyer paternel, il garda une immense tendresse pour le pauvre.

Sa précocité fut extraordinaire et dans l'enfant, dans le petit Gaspard qui s'improvisait prédicateur, se révélait déjà le charmeur qui fascina les auditoires des capitales. Elevé d'abord dans un collège mixte de Genève, il prit la tête d'une ardente croisade organisée par les élèves catholiques pour la conversion de leurs condisciples protestants. Le jeune jouteur y fit merveille, présageant dès lors le redoutable controversiste de la plume et de la parole. Au Petit Séminaire savoyard où il acheva ses humanités, on disait de lui : « Il a trois amours au cœur : Dieu, sa mère et les Alpes », et c'était vrai, ses quinze ans ne vibraient que sous l'archet de ces nobles passions. C'est au Grand Séminaire de Fribourg, dirigé par les Jésuites, que se forma le prêtre. Ordonné à vingt-trois ans, tout jeune vicaire encore, avec l'impétuosité d'une âme de feu, il se lance dans la campagne du *Sonderbund*, plaidant

par toutes les ressources de la presse la cause catholique, revendiquant fièrement les droits de l'Eglise et de la liberté, sous une averse continue de condamnations et d'amendes. Le *Sonderbund* fut écrasé, mais l'opiniâtre lutteur ne fut pas abattu. Il rouvrit le feu d'une campagne qui aboutit à la création de Notre-Dame de Genève, enfin consentie par décret du 2 novembre 1850.

C'est alors qu'il prit le bâton du quêteur et s'en fut solliciter la charité française. On a conté cette jolie anecdote sur son début à Paris. Il se présente chez Mgr Sibour pour faire autoriser sa tournée de frère quêteur, quand survient le saint abbé Desgenettes, curé de Notre Dame des Victoires, auquel le prédicateur, pour la Station de Carême, vient à manquer subitement et qui se désespère.

— Homme de peu de foi, répondit en souriant l'Archevêque. Voici votre prédicateur !... Allez, je vous bénis ; c'est entendu, M. Desgenettes, emmenez-le !...

Le jeune vicaire Mermillod eut beau se débattre, il fallut s'incliner. Et le Carême impromptu de 1851 fut un tel triomphe que la *Tri-bune sacrée* fit paraître les discours du petit vicaire genevois à côté de ceux du P. Lacordaire et du P. Ventura, et, ce qui vaut mieux encore, il se produisit dans la paroisse de N.-D. des Victoires et bien au-delà des fruits mémorables de salut et de conversion. Comme bien on pense, l'œuvre de Notre-Dame de Genève fut largement bénéficiaire de ce succès qui consacra d'emblée dans la capitale la réputation de l'orateur.

N'est-ce pas le moment d'esquisser ici son talent prestigieux ? C'est vers les années 1874, 1875, au cours de l'exil auquel le condamna la persécution de Carteret, plat valet de Bismarck, chargé de soumettre la Suisse au régime du *Kulturkampf*, que la Belgique revit l'héroïque confesseur de la foi, l'accueillit avec enthousiasme et s'efforça par l'ardeur de ses sympathies de lui adoucir les rigueurs du bannissement.

Toutes nos grandes églises l'entendirent dans cette tournée d'évêque exilé et même pas mal d'institutions catholiques reçurent l'honneur de sa visite. Il y a de cela un demi-siècle révolu et il me souvient comme d'hier de l'extraordinaire émotion qu'il suscita chez nous, les jeunes d'alors, au Petit Séminaire de St-Trond, où Mgr de Montpellier, l'évêque de Liège, lui présenta maîtres et élèves réunis en assemblée générale.

Est-ce qu'un essaim d'abeilles s'était reposé sur ses lèvres comme sur celles d'Ambroise ? Je ne sais, mais ce qui en découlait c'était une parole exquise, le miel de la persuasion, distillé par un art savant qui paraissait naturel. « Son éloquence, a dit Laurentie, tout au début de sa carrière oratoire, mais ce jugement s'est vérifié jusqu'à la dernière heure, le soleil à l'équateur n'a ni aurore ni couchant, son éloquence est neuve, libre, pittoresque. Il a des paroles pour l'intelligence, il en a pour le cœur. Il éclaire et il touche. Il a de tendres conseils, il a des censures implacables. Il parle à toutes les conditions, il remue surtout les conditions fortunées. Il n'orne pas de fleurs l'Évangile. Il le prêche dans la vérité ».

Où, c'est à peu près cela. Fraîcheur et grâce, à-propos délicat, charme insinuant, la sobriété dans l'image, la vivacité dans le trait, la passion contenue, des mots qui s'enfonçaient comme des clous d'or dans la mémoire, bref, un je ne sais quoi d'essentiellement persuasif et vraiment irrésistible. Son éloquence n'avait ni fougue ni éclat, elle était du genre tempéré, mais si claire, si harmonieuse, s'épanchait avec un tel naturel qu'on s'abandonnait à elle sans réserve, qu'on se laissait faire par la vérité. Dans les sujets dogmatiques, il était pressant,



convaincant et maîtrisait par le mélange supérieur de la force et de l'onction : *fortiter et suaviter*. J'entends encore, au sortir d'un sermon à la cathédrale de Liège qui avait roulé sur la Présence réelle, au sein d'un groupe d'auditeurs s'échanger cette réflexion : « Quelle clarté ! Quelle triomphante démonstration ! Que pourrait-on y opposer ? »

Il gardait sa pensée en mots étincelants et les lançait comme des flèches dans les âmes frémissantes. Il avait le don spécial de parler à la jeunesse et savait enflammer ses enthousiasmes. Louvain l'entendit et fut sous le charme. La grâce, caractéristique de sa manière et qu'il semblait tenir de saint François de Sales « son Saint et son Père », comme il disait, prenait tout son prix dans les allocutions de circonstances et dans les conférences de retraites. Nous avons gardé souvenance d'un discours prononcé par lui à Notre-Dame aux Dominicains, en septembre 1874, à l'occasion du mariage d'une fille de Charles Périn, l'un des maîtres les plus illustres de l'Université, qui est un chef d'œuvre de délicatesse et de noble simplicité. On a publié, d'autre part, deux volumes posthumes de Conférences de Retraites pour dames prêchées à Lyon, qui trahissent l'orateur parce qu'ils ne contiennent plus que son verbe figé, dépourillé du prestige de sa personne.

\* \* \*

Il prêchait le Carême à Vienne, à la Cour de François-Joseph, quand il fut brusquement appelé à Rome, et le 25 septembre 1864, Pie IX le sacré de ses mains évêque titulaire d'Hébron, auxiliaire en résidence à Genève, de Mgr Marilley, évêque de Lausanne et de Genève. Le grand Pape lui avait dit : « Allez, montez sur le siège de saint François de Sales ; allez vers cette Genève qui n'a pas craint de s'appeler la Rome des protestants et convertissez-la. » Violente fut l'émotion suscitée par ce geste hardi dans tout le monde protestant. Pie IX voulait rompre le triangle protestant : Berlin, Londres, Genève ; il donna un Cardinal à Londres, déjà mis en péril par le mouvement d'Oxford, il donnait un évêque à Genève, il méditait d'en donner un à Berlin.

Mermillod exécuta la consigne du Pape avec l'ardeur d'un militant et la puissance d'un organisateur. Sans traitement, sans ressources, il fit du bâton de pèlerin sa vraie crosse épiscopale, parcourut les capitales en mendiant du Christ et revint à Genève pour y bâtir avec le produit des quêtes, des églises et des écoles, pour y créer un journal hebdomadaire, devenu depuis quotidien, le *Courrier de Genève* et un organe international, la *Correspondance de Genève*, qui fut pendant les deux ans de son existence le journal le plus répandu pour la défense du Saint-Siège.

Visière levée, l'intrépide évêque flétrissait en 1870 l'entrée à Rome des troupes piémontaises et affichait son dessein de relever l'ancien diocèse de Genève.

Cette activité et cette audace irritèrent les protestants. Ce fut bientôt la guerre ouverte. En septembre 1872, le Conseil d'Etat destitua Mgr Mermillod et interdit aux prêtres du canton toute relation hiérarchique avec lui. Pie IX riposta, le 16 janvier 1873, en détachant du diocèse de Lausanne le canton de Genève, pour le soumettre au régime des pays infidèles et nomme l'évêque Vicaire apostolique. Fureur du président Carteret qui, le 11 février 1873, fit arrêter Mgr Mermillod par la police. Saisi dans son appartement, il fut jeté dans un fiacre et conduit à la frontière, avec interdiction de remettre le pied sur le territoire suisse.

Détail curieux. Le prélat venait de lire dans le *Bien Public* de Gand une dépêche annonçant son arrestation, parue vingt-quatre heures avant l'exécution, et il s'appretait à envoyer au journal un démenti, quand on sonna à sa porte. Bismarck, sûr de l'obéissance de son valet, avait donné comme accompli l'ordre simplement envoyé.

Installé à Ferney, dans la maison de la nièce de Voltaire, il y passa dix ans, et s'il ne pouvait aller à Genève, Genève vint à lui et la configuration du territoire lui permit de continuer son apostolat auprès des populations qui accouraient à la frontière pour l'entendre et recevoir la confirmation.

Pour se venger, le Conseil d'Etat organisa la persécution par sa *Loi de réorganisation de l'Eglise catholique* (30 mai 1876), pendant des *Lois de mai* de la Prusse, s'empara de toutes les églises et chapelles catholiques pour y introniser, avec l'aide d'apostats du dehors, car il n'y eut pas une seule défection dans le clergé de Genève la fameuse « Eglise catholique nationale » où le P. Hyacinthe Loyson lui-même ne put tenir longtemps.

Les catholiques furent sublimes d'héroïque fidélité le schisme, fomenté par Bismarck, échoua lamentablement et la vraie Eglise fit preuve d'une vitalité indestructible.

Léon XIII fut le pacificateur. Il supprima le vicariat apostolique dont l'érection avait si vivement blessé l'orgueil calviniste et transféra Mgr Mermillod à l'évêché de Lausanne et de Genève, avec résidence à Fribourg. Ainsi, après dix ans d'exil, il vit se rouvrir pour lui les portes de la patrie, mais sans pouvoir rentrer dans sa chère Genève. Pierre avait parlé par la voix de Léon, le cœur saigna, mais c'est le fait de l'amour filial qui jaillit seul de la blessure.

Son épiscopat de Fribourg ne dura que sept ans, il fut marqué par une activité dévorante, qui ne l'empêcha pas d'accepter en 1885 la présidence des Congrès eucharistiques.

En 1886, la Belgique le revit une dernière fois, au Congrès des Œuvres sociales de Liège. La question sociale l'avait toujours vivement préoccupé, sans être ni sociologue ni même réalisateur, il fut un semeur d'idées, un animateur. Il avait prononcé à Sainte-Clotilde en 1872 un sermon fameux qui excita une tempête dans la presse parce qu'il avait osé dire entre autres vérités « que l'humanité ne commence pas au baron » et que les riches doivent travailler « quoique payés d'avance ». On sait qu'il fut défendu par quatre hommes de nuances bien diverses : Il les rappela dans son discours de Liège : « Cochin, qui me dit : Vous avez poussé un cri de précurseur », le comte de Mun, Louis Veillot et Guillaume Verspeyen... Je me consolais de mon socialisme. Il me valut les bénédictions de Pie IX. »

Plus tard, il s'intéressa vivement à l'*Union de Fribourg*, il la cautionna même à Rome et protégea ses études fécondes auxquelles le catholicisme social se déclare si redevable.

À Liège le discours de Mgr Mermillod fut certes très remarqué. C'était encore « la gerbe d'étincelles » dont Veillot a parlé à propos d'un sermon entendu par lui à Rome, mais le déclin de l'âge avait émoussé ce charme conquérant qui longtemps fut la gloire de ce maître de la parole. Quatre ans après, Léon XIII le créait cardinal, le 23 juin 1890. Hélas ! la pourpre ne fut qu'un beau lincoln. La même année il fut mandé à Rome comme protecteur des Eudistes et le Saint Père l'y retint. Il sacra lui-même son successeur, Mgr Dermaz, adressa ses adieux à ses diocésains dans un admirable mandement et mourut à Rome le 23 février 1891. Quelques jours avant sa mort, il se traîna pour la dernière fois aux pieds de Léon XIII : « Très Saint Père, lui dit-il, je viens prendre les commissions de Votre Sainteté pour l'autre monde ».

— Eminence, répondit le Pape, priez le Maître d'envoyer à l'Eglise des serviteurs comme vous !

Glorieux témoignage que l'histoire a ratifié, Mermillod restera dans la mémoire reconnaissante de l'Eglise comme l'un de ses plus puissants apôtres.

J. SCHYRGENS.



## FRANCE

### La hausse du franc

De Georges Valois, dans l'« Action Française » :

LA HAUSSE DU FRANC OU LE RACHAT DES CRÉANCES PAR LES TIERS.

Disons tout de suite que la hausse actuelle du franc, qui est artificielle, pourrait être consolidée, et durerait, si le gouvernement profitait du répit qu'il obtient pour faire toutes les réformes qu'il doit faire, et, en premier lieu, le redressement de sa trésorerie. C'est par là qu'il est faible aujourd'hui, nul ne l'ignore, l'étranger en sachant là-dessus plus que le citoyen français. Supposez que le gouvernement français profite des conditions qu'il a créées pour passer quelques monopoles à des Compagnies privées, affecter les redevances au remboursement des avances de la Banque, faire rentrer un bon morceau de la dette flottante entre ses mains par le moyen même de la cession des monopoles, etc. Sa trésorerie étant dégagée, sa qualité de bon débiteur étant ainsi affirmée, l'illusion née ces jours derniers devient une réalité, et nous entrons dans une nouvelle période de revalorisation du franc.

Si ces réformes ne sont pas faites (comment les faire en période électorale ?), la hausse actuelle du franc ne sera pas durable, et nous nous trouverons bientôt dans une nouvelle tourmente. Voici pourquoi :

Quelle opération le gouvernement vient-il de faire pour obtenir la remontée du franc ?

Devant les porteurs de francs, ses créanciers, il a substitué un débiteur à solvabilité immédiate, mais limitée, au débiteur à solvabilité différée qu'il est lui-même. Et ce second débiteur est devenu son créancier. Rien n'est changé, quant au montant de la dette. Il n'y a de chan-



gement qu'en ce qui concerne la date de réalisation des créances sur l'Etat.

Avec les premiers créanciers, l'Etat français se trouvait devant des porteurs de francs (sous toutes les formes) poursuivant le remboursement de leurs créances aujourd'hui, demain, s'ils cessaient d'avoir confiance dans l'Etat français, à une date indéterminée, s'ils avaient confiance en lui et si, par conséquent, ils espéraient une valorisation du franc.

Avec les nouveaux créanciers, les banquiers américains, l'exigibilité n'est pas immédiate, ce qui est un avantage certain ; mais une date d'échéance est fixée, à trois mois d'abord, à six et à neuf ensuite ; au delà de ce terme, il faut rembourser, ce qui est redoutable. Et il faudra rembourser en or, ce qui est encore plus redoutable.

L'opération a produit un relèvement du franc. Comment ? Pourquoi ? Quand on explique cela par la loi de l'offre et de la demande, on n'explique rien du tout. Essayons de nous représenter l'opération et la simplifiant.

L'Etat français débiteur par la dette générale et par les avances de la Banque de France, et qui, pour le moment, ne peut rien rembourser, est dans la position d'un industriel qui a accepté des traites et qui ne les paie pas. Ses traites, ce sont les francs, qui contiennent chacun une fraction des avances à l'Etat, et les titres de la dette flottante, qui se transformeraient en billets de banque si les porteurs de titres ne les renouvelaient pas.

Considérons donc le cas de l'industriel qui ne paie pas les traites qu'il a acceptées et qui bénéficiant d'un moratoire (dans l'espèce, le cours forcé), continue de travailler produisant difficilement le paiement des intérêts. Je suppose que cet industriel soit ainsi débiteur pour un million de francs. Que valent ces traites ? Pour quelle somme les prendrez-vous à un titulaire ? Chaque traite vaut selon l'estimation que vous faites de la possibilité de redressement du débiteur. Vous serez très bon prince si vous les prenez à cinquante pour cent du nominal. Et si vous apprenez que le débiteur va cesser le paiement des intérêts, vous ne donnerez pas grand-chose ou rien du tout.

Mais vous apprenez qu'un parent du débiteur ouvre un crédit de cent mille francs pour le rachat des traites dont chacun cherche à se défaire. Du coup, une majoration égale s'ajoute à l'estimation que vous faites du nominal d'un million. Supposons que l'estimation faite de ce nominal soit de trois cent mille francs. A la nouvelle que je vous dis, une valeur réelle de cent mille francs s'ajoute à cette estimation, et l'ensemble des traites vaut quatre cent mille francs. C'est la remontée du franc.

Le parent du débiteur rachète alors les traites jusqu'à concurrence des cent mille francs, soit le quart des traites. Reste en circulation trois autres quarts qui, pendant un certain temps, bénéficient de l'opération faite. Le parent du débiteur a pris une garantie, quelques machines par exemple, pour le cas où le remboursement ne serait pas fait entre ses mains trois mois plus tard.

Si, à l'échéance, le débiteur paie, les trois quarts de sa dette seront valorisés, et les créanciers attendront patiemment.

S'il ne paie pas, son parent prendra ses machines, l'affaire diminuera de valeur et les créanciers réaliseront leurs créances en prenant ce qui restera. Il y aura eu valorisation factice des créances avant l'échéance, et il y aura brusque dévalorisation des créances après l'échéance.

Ce qui revient à dire, dans le cas de l'opération que vient de faire l'Etat français, que si, à l'échéance, le remboursement n'est pas fait, le créancier exigera la remise de la garantie-or, qui sera nécessairement prise sur les réserves de la Banque de France, et le franc sera de nouveau déprécié, et plus fortement qu'il ne l'a jamais été. Si d'ici là, il y a doute sur les possibilités de remboursement de l'Etat, la chute se produira avant l'échéance.

En résumé, les difficultés d'hier n'ont pas disparu. Elles sont recuées, mais aggravées. Si l'on profite du recul pour faire le redressement de l'Etat et de ses finances, tout est sauvé. Sinon, la chute sera rude.

#### LE PROBLÈME DE LA TRÉSORERIE.

Nous ne fardons pas la vérité, afin de bien faire comprendre que ce n'est pas du tout le moment de diminuer la pression que nous exerçons sur l'Etat. Dans ces dernières semaines, elle a été d'une utilité incontestable. Le gouvernement ne nous en est pas reconnaissant, et il nous fait attaquer par ses amis. Cela n'a aucune importance. Il faut continuer la pression, et l'augmenter, d'autant plus que le gouvernement s'est donné moins de facilité pour agir. En prorogant le Parlement, il accroissait ses chances de succès. En faisant les élections, il les diminue. Augmentons donc la pression.

Premièrement, il faut signaler que le problème immédiat est un problème de trésorerie. Or, ici, le péril est sérieux, parce que l'étranger a la possibilité d'agir sur nous. Ce n'est pas en jetant des paquets de francs sur le marché que l'étranger joue contre la France. C'est en suscitant des embarras du trésor, afin que ces embarras connus sur toutes les places, fassent baisser le franc automatiquement, par la menace d'inflation qu'ils constituent. C'est M. François Marsal qui, à notre connaissance, a, le premier, signalé le très grand danger de cette manœuvre, qui est une cause directe de baisse du franc et indirecte par les ventes de francs qu'elle détermine.

Supposé que tel Etat étranger consacre un, deux ou trois milliards à l'opération (elle les veut), qu'il achète des bons de la Défense à telle échéance, qu'il les présente au remboursement au jour choisi par lui. La trésorerie est alors bousculée ; il faut s'adresser à la Banque de France ; on fabrique des billets, et c'est l'inflation forcée. Tel est le danger auquel l'Etat doit parer.

Le péril n'a donc pas disparu. On peut même dire qu'il est devenu plus grave, parce que l'Etat a contre lui désormais deux échéances, l'une connue, celle de la dette qu'il a contractée à l'égard de l'Amérique, l'autre inconnue, celle de la manœuvre que l'ennemi peut exécuter contre lui, à la faveur de ses difficultés de trésorerie.

La hausse actuelle du franc ne doit donc pas être pour nous le signe d'un ralentissement de nos efforts. Le gouvernement a eu le malheur de décider que les élections auront lieu en mai : continuons de demander la prorogation du Parlement ; le gouvernement a une profonde horreur pour le franc-or, qui rendrait impossibles les expédients monétaires ; poursuivons notre campagne pour le franc-or ; le gouvernement est plein de défiance à l'égard des producteurs, à qui il reproche leur propre défiance à son égard : invitons les producteurs à exercer sur l'Etat une pression de plus en plus grande ; le gouvernement veut conserver le parlementarisme intégral au cours de cette crise : s'il nous oblige à faire les élections, mobilisons les électeurs pour mettre fin au parlementarisme.



## HONGRIE

### La situation

Résumé d'un article d'Interim : « La Hongrie nouvelle », dans la REVUE DE HONGRIE du 15 janvier 1924 :

Le conflit de la Ruhr ne doit pas faire oublier l'existence d'autres problèmes, d'autant plus graves qu'ils sont surtout des problèmes territoriaux, lesquels sont bien plus sérieux que ceux d'ordre financier et économique.

Menée du côté des Alliés, au nom des grands principes de droit et de justice, la paix a été conclue au nom des nécessités économiques et stratégiques. L'Europe Centrale offre à la fois « une masse excessive de mécontents et un déséquilibre complet ». « Injustice certaine et fragilité des nouvelles frontières, déséquilibre des forces politiques, incertitude des alliances ».

La Hongrie a été mutilée au sens littéral du mot. A la place du « droit des peuples de disposer d'eux-mêmes », c'est le principe des nationalités, plus ou moins forcé, qui a fonctionné. Les territoires enlevés à la Hongrie l'ont été sans plébiscite, exception faite pour une partie du Burgenland, où la majorité vota pour la Hongrie. Les Hongrois et les Allemands constituent la majorité absolue dans la Bacska et le Banat ; pourtant ces territoires ont été enlevés à la Couronne de St-Étienne. D'autres régions, purement hongroises celles-là, ont été annexées aux Etats dits « successeurs » (de l'Autriche-Hongrie), en particulier à la Roumanie (en Transylvanie).

Il est vrai que les mouvements s'étaient amorcés dans toutes les provinces slaves de l'Autriche-Hongrie, vers la fin d'octobre 1918, et avant même la complète débâcle. Mais il faut dire que la propagande séparatiste venait surtout des centres extérieurs, Prague y compris ; le désir d'apparaître, vu le désastre imminent, l'ami des libérateurs de l'Occident, fût-ce à la onzième heure, a dû aussi jouer un certain rôle dans ce mouvement. Aujourd'hui bien des signes indiquent — en Slovaquie, en Transylvanie, en Croatie — que les éléments mécontents du régime qui a succédé au régime magyar y sont fort nombreux.

Comme résultat du traité de Trianon, la frontière tchèque est à cinquante kilomètres de Budapest. Les régions industrielles hongroises sont allées à la Tchéco-Slovaquie. La Roumanie a acquis non seulement la Transylvanie, « source même de l'histoire hongroise », mais une



forte partie de la Hongrie orientale. De toutes les grandes villes, il ne reste à la Hongrie, outre la capitale, que Szeged et Debrecen. Elle a perdu deux universités sur quatre ; ces deux universités se sont réfugiées respectivement de Kolozsvár à Szeged et de Presbourg à Pecs, mais quatre universités c'est trop pour un pays réduit aux proportions actuelles de la Hongrie, surtout si — tout y étant proche aujourd'hui — on songe au voisinage tentant de la capitale. Quatre universités, c'est pour chacune d'elles l'étiolation. Cette pléthore d'intellectuels n'est qu'un cas particulier de la pléthore de fonctionnaires qui pèse lourdement sur la Hongrie, lors même qu'aucune nation n'est réduite à offrir à ses fonctionnaires de tout grade des moyens d'existence aussi parfaitement disproportionnés au coût de la vie.

Une partie de la population des provinces perdues (surtout du personnel administratif) est accourue à Budapest qui, dès lors, regorge de monde : crise des logements, là aussi.

La situation financière est très difficile. La couronne est tombée plus de dix fois, de mars 1922 à août 1923. Le cabinet Bethlen fait tout ce qu'il peut pour enrayer la crise. Il est heureux pour la Hongrie que son change ait eu la bonne idée de dégringoler avant qu'il fût question des « réparations » : on ne peut donc parler dans ce cas de « dégringolade » consciente et organisée.

Les pays voisins — et ennemis — de la Hongrie ont constitué une ligue défensive dirigée contre elle. Entre celle-ci et ceux-là les polémiques et les incidents sont quotidiens. Ils concernent surtout le sort réservé aux trois millions de Magyars sur onze qui ont été détachés et soumis à une domination étrangère. Les Etats de la Petite-Entente accusent aussi volontiers la Hongrie de nourrir des projets belliqueux, de préparer une guerre de revanche, etc. : en réalité, elle est désarmée, et ses effectifs de trente-cinq mille hommes sont cent quarante fois inférieurs à ceux de la Petite-Entente.

L'attitude du Régent Horthy ne justifie en rien les inquiétudes des Etats voisins. Elle a été notamment irréprochable — à leur point de vue — lors des deux tentatives de Charles de Habsbourg d'occuper le trône ; et Horthy n'a pas hésité alors, quoi qu'il en dût coûter à ses sentiments intimes, à opposer la force à la force. Cela n'a pas empêché toutefois Tchèques et Serbes de mobiliser par deux fois et de montrer les dents.

Un symptôme par contre rassurant : le caractère amical des relations italo-hongroises et franco-hongroises. Des compagnies franco- et italo-hongroises fleurissent à Budapest. La capitale hongroise a fait fête au colonel italien Romanelli qui, naguère, intervint avec énergie pour sauver quelques officiers des mains des bolchévistes hongrois. A son tour, Paris a célébré en Sorbonne le centenaire du grand poète Petöfi.

N'empêche qu'en Hongrie, comme en général en Europe Centrale, la paix est loin d'être assurée.



## CHINE

### La crise gouvernementale

Résumé d'un article de Charles Denby : La Crise du Gouvernement Chinois, dans THE NORTH AMERICAN REVIEW, de mars 1924.

Le Gouvernement actuel qui est à Péking est en train de perdre rapidement la confiance générale. Sous la dynastie Mandchoue, les obligations contractées par le Gouvernement impérial étaient scrupuleusement observées. Aujourd'hui Péking est dans une sorte de « chaos financier. » Le Gouvernement ne tient pas ses engagements, financiers et autres, et de fait ne gouverne pour ainsi dire pas. Dans le sens exact du mot la république n'existe pas en Chine. Chose étrange, le peuple chinois et le commerce chinois prospèrent quand même ! Et cela non seulement en province et dans les ports ouverts, en vertu des traités, mais à Péking même. La cause en est dans l'organisation politique de la Chine. Le Gouvernement central n'a jamais eu beaucoup de prise sur la vie journalière du peuple ; et tout le « contact » qu'artisans, fermiers, marchands, savants, etc., avaient naguère avec le Gouvernement de Péking, s'effectuait par l'intermédiaire d'un fonctionnaire local sans importance. Cet état de choses a persisté. L'indifférence de la masse pour ce qui se passe dans les sphères gouvernementales est frappante. En 1908 faisant une excursion dans les parages de Shanghai, l'auteur rencontra un villageois aisé qui s'était rendu en ville quelques

jours auparavant pour y vendre des ânes. L'Empereur Kuang-Hsi venait de mourir dans des circonstances suspectes, et à cette occasion la rumeur publique incriminait l'Impératrice douairière. Le villageois en avait entendu parler. « Qu'allons-nous faire à présent sans l'Empereur ? » demanda M. Denby. « Nous en aurons bientôt un autre », fut la réponse ; « mais cela n'aura pas d'effet sur le prix des ânes ».

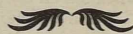
Le fait est que, lorsque, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, se fut ouverte pour la Chine la période des traités de commerce avec les Puissances étrangères, ces Puissances attribuèrent au Gouvernement de Péking représenté par l'Empereur un pouvoir qu'il n'avait point. Dans les affaires locales, les provinces se gouvernaient de fait elles-mêmes. Le régime des traités apporta dans cet état de choses de notables modifications, en provoquant de toute nécessité une plus grande centralisation, puis que dorénavant, quand un étranger était maltraité dans n'importe quelle partie de l'Empire, c'est à Péking que le Ministre du pays dont il était le ressortissant venait porter plainte. Les traités et le contact plus étroit avec les étrangers qui en fut la conséquence eurent une autre conséquence encore. Un grand nombre de jeunes étudiants chinois allèrent faire leurs études en Amérique, au Japon, en Europe, et, voyant à quel point leur patrie était en retard à tous points de vues, en rendirent responsable le régime impérial et travaillèrent à le remplacer par la République. Il ne leur vint pas en tête que la faute en était non à l'Empire, mais au peuple ; et de fait, avant plusieurs générations, la Chine sera impropre à servir de champ d'activité à un gouvernement réellement républicain.

Le terme de « République » veut évidemment dire en Chine tout autre chose qu'aux Etats-Unis. Aujourd'hui les hauts fonctionnaires locaux en province et en particulier les *Tu Chuns* ou gouverneurs militaires, gèrent à leur guise de vastes régions, prélèvent des impôts, dictent à Péking telles nominations de fonctionnaires qui leur plaisent, s'appuient sur leurs propres armées et entrent en conflit l'un avec l'autre. Tout cela paralyse la Chine d'aujourd'hui.

La première chose à faire pour rétablir l'ordre en Chine, c'est de mettre fin à cette anarchie militaire. Le Gouvernement de Péking n'y peut rien. Une intervention s'impose, et elle devrait prendre la forme suivante : l'homme le plus fort dans la Chine actuelle, en conflit aujourd'hui avec d'autres, devrait être choisi — s'il est, en même temps « acceptable » — et supporté moralement et financièrement, jusqu'à ce qu'il triomphât de ses rivaux. Un emprunt devrait dans ce but lui être consenti à certaines conditions. Vu les ressources de la Chine, cet emprunt pourrait aller jusqu'à cinq cent millions de dollars et plus. Pareil plan présenterait de multiples avantages. La crainte que les Chinois s'insurgeraient contre l'intervention étrangère sous cette forme est exagérée. A partir du 14 juillet 1900, et pendant plus de deux ans, un « Gouvernement provisoire » composé d'un général russe, d'un colonel anglais et d'un colonel japonais gouverna dix millions de Chinois de Tientsin à Takou, avec un pouvoir absolu. Il obtint d'excellents résultats et laissa de bons souvenirs.

Le Président actuel, Tsao-Kun, mériterait d'être soutenu. Le vice-président n'a pas encore été élu. A cette occasion le nom de Chang-Tso-Lin, *Tu-Chun* de Mandchourie, a été prononcé, et il serait très désirable qu'il fût élu à ce poste. C'est, il est vrai, un ci-devant bandit, dans le passé duquel il y a pas mal d'actions douteuses ; mais il n'en reste pas moins qu'il commande à cinquante mille soldats équipés de façon toute moderne, qu'il a un trésor de guerre de vingt-cinq millions de dollars et qu'il a rétabli l'ordre dans toute la Mandchourie. On ne sait trop ce qu'il veut. La meilleure façon de répondre aux diverses questions qu'il soulève serait d'« amener cet homme d'aptitude supérieure à soutenir un gouvernement constitutionnel à Péking (1).

(1) L'idée de cet ex-bandit, sauvegardant un gouvernement « constitutionnel » est amusante ; mais il faut savoir gré à M. Denby de comprendre et de ne pas hésiter à dire que n'est pas en vraie république qui veut et qu'un peuple qui n'a pas dépassé un certain niveau a besoin d'un régime plus paternel et plus autoritaire. D'autres peuples que les Chinois l'ont appris à leurs dépens. C'est là du reste une vérité qui paraît crever les yeux, mais que maints idéologues s'entêtent pourtant à ne pas voir.





## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

*Comptes de Chèques et de Quinzaine.*

*Dépôts de Titres et de Valeurs.*

*Lettres de Crédit.*

*Prêts sur Titres.*

*Coffres-Forts.*

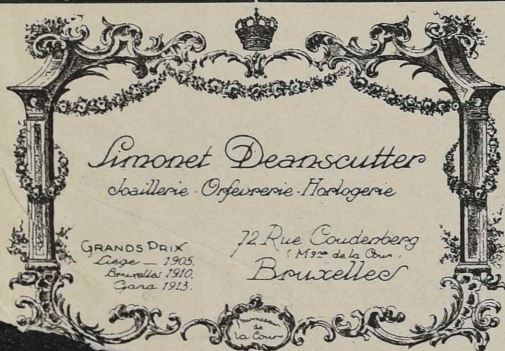
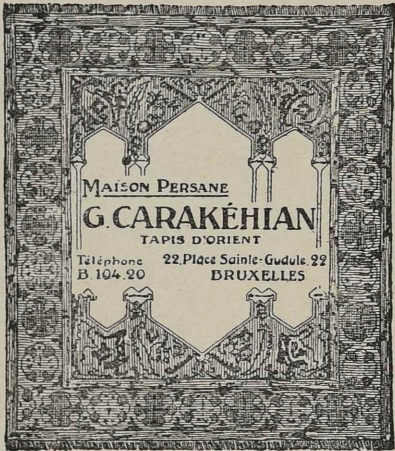
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



## L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et**

**les accidents**

**de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

**Agences dans tout le pays**

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

**10, rue de la Bourse, 10**

*Directeur : N. DIERCXSSENS*

**A la Grande Fabrique**

**E. Esders**

**26, rue de la Vierge Noire. 26**

**Bruxelles**

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

*Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910*

**Vêtements pour hommes**

Livrées et uniformes

Lingerie. Bonnettes

Cannes. Parapluies



forte part  
reste à la  
perdu de  
gière r  
mais c  
actr

**CHOCOLAT**



**DU C'ANVERS**

LA GRANDE  
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

**C<sup>ie</sup> française du Gramophone**  
BRUXELLES  
171, Boul. Maurice Lemonnier  
65, rue de l'Écuyer  
42, Place de Meir. — Anvers

Moins que

**10**  
CENTIMES  
par  
Semaine

**"NUGGET"**  
POLISH POUR CHAUSSURES

**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**  
MAISON FONDÉE EN 1873

**:- François VAN NES Successeur :-**  
13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE  
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETRES  
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS



**BENEZRA**



Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.  
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).

RPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).  
mais à Péking même. La cause en : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :  
de la Chine. Le Gouvernement central n'a jan...  
sur la vie journalière du peuple; et tout le «  
fermiers, marchands, savants, etc., avaient naguér...  
ment de Péking, s'effectuait par l'intermédiaire d'u...  
local sans importance. Cet état de choses a persisté. L'in...  
masse pour ce qui se passe dans les sphères gouverne...  
frappante. En 1908 faisant une excursion dans les parages de...  
l'auteur rencontra un villageois aisé qui s'était rendu en ville qu...

AL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS